Zeitschrift: Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire

Herausgeber: [s.n.]

Band: 7 (2000)

Heft: 2

Rubrik: Besprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LITERATUR ZUM THEMA
COMPTES RENDUS THEMATIQUES

ALAIN LEMENOREL (SOUS LA DIR.) SOCIABILITE ET CULTURE OUVRIERE

PUR, ROUEN 1998, 102 P., 95 FF.

Ce recueil, acte d'une journée d'études du Groupe de Recherche d'Histoire de l'Université de Rouen tenue en 1995, s'attelle à une relecture de la sociabilité, de l'identité et de la culture ouvrière, à partir d'études localisées dans le Nord de la France. Par ailleurs, cette journée est dédiée à la valorisation d'une approche «plus culturelle et anthropologique des pratiques et des mécanismes de reproduction sociale, […] une approche plus sensible à l'étude des relations qu'à celle des structures», dans l'objectif de réunir historiens et sociologues autour de cette question et de mêler leurs perspectives.

C'est ainsi que les études présentées tentent de rendre compte d'une sociabilité informelle, c'est-à-dire ne s'exprimant pas dans l'associationnisme officiel (syndicats, sociétés de secours mutuels, etc.), mais le plus souvent au quotidien, par exemple dans les rapports de travail, de loisirs et de voisinage. Une sociabilité dont la présence est, pour l'historien, moins évidente et plus souterraine. L'étude de John Barzman – à propos de l'action collective des femmes sur les marchés du Havre contre la vie chère au début du 20e siècle – est à ce titre exemplaire, puisque cherchant à restituer une logique de l'action spontanée au travers de documents historiques. Ce faisant, les sources apparaissent d'autant plus difficiles à récolter que la période analysée est ancienne. Ainsi, l'étude sociologique de Jean-Noël Retière sur les identités ouvrières au sein de la commune de Lanester, et celle historique de Cécile-Anne Sibout sur la sociabilité des typographes linotypistes d'un quotidien régional de Normandie entre 1945 et 1975, paraissent les plus intéressantes quant à l'ampleur du savoir produit à propos de la sociabilité et de la culture ouvrières en ces lieux particuliers. L'importance des témoignages oraux y apparaît d'ailleurs clairement.

Une insistance particulière est portée par les différents auteurs sur la diversité des modes de sociabilité et des pratiques culturelles de la classe ouvrière qui, selon plusieurs d'entre eux, persisteraient jusqu'à nos jours, malgré leur relative invisibilité. Dans ce cadre, les auteurs opèrent une distinction entre classe ouvrière et mouvement ouvrier; l'étude de la sociabilité ouvrière étant précisément le moyen de prendre en compte cette dichotomie partielle. John Barzman estime ainsi que «c'est souvent l'enracinement de ces activités de base [i. e. l'action collective] dans des réseaux issus des relations quotidiennes, qui explique leur existence intermittente mais durable». C'est pourquoi l'action politique des ouvriers peut disparaître en temps de répression (physique, légale ou symbolique), mais peut réapparaître de manière reconnaissable quoique modifiée à l'occasion d'un renouveau de la mobilisation. Une telle hypothèse indique certainement un terrain important de recherches pour l'étude de la formation et des transformations de la classe ouvrière.

In fine, cette tentative de produire le récit de la sociabilité informelle de la classe ouvrière (du Nord de la France) apparaît louable et intéressante à plusieurs

égards, même si l'on peut lui reprocher une trop grande diversité dans la qualité des contributions, et une difficulté à les relier entre elles. Pourtant, l'article conclusif d'Alain Leménorel tente, du point de vue de la sociabilité et de la culture ouvrière, une comparaison entre, d'une part, le patronage et l'économie sociale de la fin du 19e siècle et, d'autre part, le rôle actuel de la culture d'entreprise et des nouvelles pratiques managériales. Il espère ainsi faire se rejoindre les perspectives historique et sociologique développées précédemment, tout en cherchant à donner à son article le statut de synthèse des diverses contributions. Mais, à l'image de l'impression d'ensemble qui se dégage à la suite de la lecture de cet ouvrage, il peine toutefois à extraire une vue d'ensemble suffisamment claire et structurée de son objet d'étude.

David Muheim (Lausanne)

BEATRIX GEISEL
KLASSE, GESCHLECHT UND RECHT VERGLEICHENDE SOZIALHISTORISCHE UNTERSUCHUNG DER RECHTSBERATUNGSPRAXIS VON FRAUEN- UND ARBEITERBEWEGUNG (1894–1933). MIT EINEM VORWORT VON UTE GERHARD

NOMOS, BADEN-BADEN 1997, 415 S., FR. 89.–

«Männer haben zu allen Zeiten die Gesetze gemacht, Männer haben nicht nur über ihr Geschlecht, sondern auch über das andere zu Gericht gesessen und Urteile gefällt; es kann uns daher nicht wundern, wenn die Dinge vorwiegend nach ihren Ansichten zugeschnitten, zu ihrem Vorteil zurecht gemacht sind», so urteilte 1894 die Pfarrfrau Adele Gamper. (80) Beatrix Geisel hat ein kluges und spannendes Buch geschrieben über (Un-)Rechtserfahrungen von Frauen, über Möglichkeiten und Strategien, bürgerliches Recht von «unten» durch individuelle Inanspruchnahme und kollektive rechtspolitische Forderungen zu verändern.

Für ihre Darstellung wählt sie eine doppelte Perspektive: Indem Geisel die Rechtsberatungspraxis sowohl der Frauen- als auch der Arbeiterbewegung untersucht, ist ihre Forschungsarbeit zugleich ein Beitrag zum Verhältnis von Klasse und Geschlecht. Dass diese Beziehung eine vielschichtige ist, Schnittstellen und Brüche aufweist, belegt etwa die je nach weiblicher Lebenslage unterschiedliche Funktion des bürgerlichen Privatrechts: «Für Ehefrauen erweist es sich primär als Zwangsmittel der Männergesellschaft, während es ledigen, gleichgestellten Frauen im Erwerbsleben umso eher denselben Schutz versprach wie ihren Brüdern, je besser sie sozial situiert waren.» (374) Angesichts solcher Widersprüche überrascht denn auch das Fazit nicht, wonach der komplexen und komplizierten Verbindung von Klassen- und Geschlechterungleichheit weder der gewerkschaftliche noch der feministische Rechtsschutz gerecht wurden: «Versagte die Politik der Arbeitersekretariate an den Grenzen des Geschlechts, so verfehlte der Frauenrechtsschutz zunehmend sein Ziel, auf der Basis gleicher Geschlechtserfahrungen die Kluft zwischen den Klassen zu überwinden.» (386)

Im ersten Teil fragt Geisel nach dem Rechtsverständnis der Frauen- und Arbeiterbewegung. Die Erörterung grundsätzlicher Fragen beider Bewegungen illustriert, auf welcher Rechtstradition die jeweiligen Beratungsinstitutionen gründeten. Die Frauenbewegung setzte sich vor allem mit dem Problem auseinander, ob und wie das Recht zur Emanzipation und Gleichstellung beitrage. Die Antworten der radikalen und gemässigten bürgerlichen Frauen sowie der orthodoxen und reformistischen Sozialistinnen spiegeln

zugleich die unterschiedlichen Positionen der Frauenbewegung. Auf Gewerkschaftsseite erläutert die Autorin das Verhältnis der künftigen sozialistischen Gesellschaftsordnung des Bürgertums anhand der Rechtstheorie von Marx und Lassalle.

Der zweite Teil ist der Praxis des Frauenrechtsschutzes und der dritte Teil dem gewerkschaftlichen Rechtsschutz beziehungsweise dem Verhältnis der Arbeitersekretariate zur «Frauenfrage» gewidmet. Geisel stellt zwei «Modelleinrichtungen» vor, den Dresdner Rechtsschutzverein für Frauen und das Arbeitersekretariat in Nürnberg, und analysiert Umfang und Inhalte der jeweiligen Beratungspraxis. Bedeutungsvoll für das Selbstverständnis, die Beratungstätigkeit und die rechtspolitischen Konsequenzen der jeweiligen Institutionen ist die unterschiedliche Ausgangslage: Während die Arbeitersekretariate bereits bestehende Strukturen sowie finanzielle und personelle Ressourcen der Sozialdemokratie und Gewerkschaften nutzen konnten, war die Basis der Frauenrechtsschutzvereine das ehrenamtliche feministische Engagement. Beide Einrichtungen berieten in familien-, arbeits- und sozialrechtlichen Belangen. Interessant ist, dass der Frauenanteil unter den Klienten der Arbeitersekretariate ausser zur Zeit des ersten Weltkrieges nie höher als 20% war. Geisel erklärt dies hauptsächlich damit, dass die gewerkschaftlichen Rechtsberater Fragen auswichen, die das «Binnenverhältnis der proletarischen Familie» betrafen und sich lieber für die arbeits- und sozialrechtlichen Interessen der erwerbstätigen Frauen einsetzten. Dem gegenüber erachteten die Frauenrechtsschutzvereine Familienprobleme als rechtlich relevant und forderten auch entsprechende Reformen. Grundsätzliche Diskussionen über Recht und Moral zwischen radikalen und gemässigten Feministinnen erschwerten allerdings den Kampf für ein ‹anderes› Recht. Trotz dieser Einschränkungen würdigt Geisel den Frauenrechtsschutz als «historisch bisher einzigartigen Versuch, zur rechtlichen Alphabetisierung von Frauen beizutragen und ihre traditionelle Rechtsferne zu überwinden, er gab auch eine bisher ebenso einmalige Antwort auf die Frage, wie Frauen sich gegen unterdrückerische Rechtsnormen wehren und das Bewusstsein von der Notwendigkeit ihrer Veränderung schärfen können» (387).

Das Buch lebt von den vielen sorgfältig recherchierten Fakten und Informationen, welche die Autorin aus einer breiten sozialhistorischen und geschlechtergeschichtlichen Perspektive diskutiert und damit Hintergründe und Zusammenhänge ebenso wenig vernachlässigt wie die kritische Erörterung von Theorie und Praxis beider sozialer Bewegungen. Zusammenfassende Überblicke nach grösseren Abschnitten und resümierende Gedanken, sowie der vierte Teil (Vergleich der Frauenrechtsschutzstellen und Arbeitersekretariate und kommentierte Darstellung der Ergebnisse) verhindern, dass Leserinnen und Leser den (lila und roten) Faden verlieren.

Regula Gerber Jenni (Bern)

STEFAN POSER
MUSEUM DER GEFAHREN
DIE GESELLSCHAFTLICHE BEDEUTUNG DER SICHERHEITSTECHNIK. DAS BEISPIEL DER HYGIENE-AUSSTELLUNGEN UND MUSEEN FÜR ARBEITSSCHUTZ IN WIEN, BERLIN UND DRESDEN

WAXMANN, MÜNSTER 1998, 264 S., FR. 49.90

Die Arbeit von Stefan Poser behandelt die Gründungsgeschichte von drei der bedeutendsten gewerbehygienischen Museen der Jahrhundertwende: das 1890

eröffnete Gewerbehygienische Museum in Wien, die Ständige Ausstellung für Arbeiterwohlfahrt in Berlin, eingerichtet 1903, und, das bekannteste unter den dreien, das Deutsche Hygiene-Museum in Dresden, das aus der Internationalen Hygiene-Ausstellung 1911 hervorging. Die Arbeit ist als technikhistorische Dissertation an der Freien Universität Berlin entstanden. Poser hat dazu umfangreiche Archivstudien betrieben, in Österreich wie in Deutschland.

Posers Ansatz orientiert sich an neueren sozialhistorischen Arbeiten zur Geschichte der Sozialversicherungen, die sich kritisch mit der gesellschaftlichen Bedeutung von Arbeitssicherheit und Gewerbehygiene auseinandersetzen. Im Zentrum stehen Sozialdisziplinierungsmodelle, wie sie Christoph Sachsse und Florian Tennstedt Mitte der 1980er Jahre geprägt haben, sowie vergleichbare technikgeschichtliche (Arne Andersen) oder medizingeschichtliche (Alfons Labisch, Dietrich Milles) Ansätze. In einer stark schematisierenden Weise untersucht Poser für jedes der drei Museen die Gründungsgeschichte, das Museumskonzept sowie die öffentliche Wirkung der Institutionen, vor allem während der Gründungsphase.

Die Arbeit gibt einen detaillierten Überblick über die Entstehung der drei Museen und ist sehr informativ geschrieben. Darin liegt nicht nur ihr Wert, sondern auch ihr wichtigster Mangel. Über weite Strecken lässt sie die methodischen Schwierigkeiten, die eine solche Untersuchung aufwirft, ausser Betracht. Es fehlt beispielsweise an einem differenzierenden Vergleich der drei Museen, die zu schnell unter dem Sammelbegriff des «Sozialmuseums» vereint werden. Beim Wiener und Berliner Beispiel ginge das ja noch hin, schliesslich sind beide Museen ausschliesslich der Gewerbehygiene gewidmet. Dresden allerdings fällt aus dem Rahmen: die Idee einer Hygiene-Ausstellung stammt von Karl August Lingner, dem Odol-Gründer, der mit seinem Projekt ein sozialmedizinisches Anliegen verfolgte. Die medizinische Hygiene und die Gewerbehygiene waren um 1900 zwei ganz unterschiedliche Disziplinen, die in Dresden zwar zusammen ausgestellt, aber ganz unterschiedlich rezipiert wurden. Die Hygiene-Ausstellung 1911 war nicht wegen der Gewerbehygiene ein Erfolg, sondern wegen des populären «gläsernen Menschen», eines überlebensgrossen durchsichtigen Menschenmodells, das dem Publikum medizinischen Anschauungsunterricht bot.

Vergleichbare Schwierigkeiten hat Poser mit der Sozialdisziplinierungsthese, die seine Arbeit von Beginn weg prägt. Einerseits formuliert Poser die These zu pauschal, ohne die kritischen Relativierungen, die in den letzten Jahren gegen den Begriff der Sozialdisziplinierung vorgebracht wurden, zu berücksichtigen (angefangen mit Detlef Peukert). Anderseits ist die Quellenbasis der Arbeit auch kaum geeignet zu überprüfen, wieweit die postulierte Sozialdisziplinierung überhaupt reichte. Poser fragt zwar nach der öffentlichen Resonanz der Museen, doch bieten die entsprechenden Eintrittszahlen kaum ein Mass für Verhaltens- und Einstellungsänderungen, die auf die Gewerbehygiene zurückzuführen wären. Die Klagen der Gewerbehygieniker selbst müssten eigentlich misstrauisch machen. Wenn es ein Postulat gibt, das die Arbeitssicherheit von der Jahrhundertwende bis heute bestimmt hat, dann ist es die Forderung nach einer «psychologischen Unfallprävention». Die psychologische Prävention zielt nicht auf die technische Modifizierung von Geräten und Maschinen sondern auf das Verhalten von Arbeiterinnen und Arbeitern. Seit Beginn der modernen Unfallprävention schlagen sich Fachleute mit dem Paradox herum, dass

zwar die Maschinen laufend sicherer, aber weiterhin falsch bedient werden. Menschliches Versagen ist bis heute das Korrelat des technischen Unfallschutzes geblieben. Dies passt nicht ganz ins Konzept der Sozialdisziplinierung, und die Frage lässt sich ohne alltagsgeschichtliche Untersuchung der konkreten Arbeitsverhältnisse kaum beantworten. Für eine solche Untersuchung ist Posers Arbeit hingegen ein guter Ausgangspunkt.

Martin Lengwiler (Zürich)

BERNHARD MAYER
INTERESSANTE ZEITGENOSSEN LEBENSERINNERUNGEN EINES JÜDISCHEN KAUFMANNS UND WELTBÜRGERS, INTERESTING CONTEMPORARIES. MEMOIRS OF A JEWISH MERCHANT AND COSMOPOLITAN, 1866–1946, HG. VON ERHARD ROY WIEHN

HARTUNG-GORRE, KONSTANZ, 1998, 381 S., FR. 48.–

DIE SAMMLUNG BERNHARD MAYER MIT EINER EINLEITUNG VON HARALD SZEEMANN

KUNSTHAUS ZÜRICH, ZÜRICH 1998, 66 S., FR. 38.–

Bernhard Mayer stammt aus einer jüdischen Familie in Laufersweiler am Hunsrück im damaligen Preussen. Er wuchs in einfachen, ländlichen Verhältnissen auf, musste das Gymnasium aus finanziellen Gründen abbrechen, machte eine kaufmännische Lehre und nahm danach Stellungen im Saarland, in Lothringen und in Aachen an. In diesen Jahren machte er zwei prägende Erfahrungen: die Diskriminierung als Jude – in Aachen wurde ihm die Mitgliedschaft im Turnverein verweigert – und «die Unterdrückung der Lothringer durch die Deutschen» sowie die Repressionspolitik des Deutschen Reiches gegen die Sozialdemokratie, der er sich inzwischen angeschlossen hatte. Der Wunsch, «endgültig aus Deutschland fortzukommen», führte Mayer 1890 nach Brüssel, wo er bis 1914 lebte. Hier verkehrte er zunächst in den Kreisen des Parti ouvrier belge, wandte sich aber, nicht zuletzt unter dem Einfluss von Ferdinand Domela Nieuwenhuis, schon bald dem Anarchismus zu. An den in diesen Jahren gewonnenen anarchistischen Überzeugungen sollte er ein Leben lang festhalten. 1895 wurde für Mayer beruflich zu einem entscheidenden Jahr: Während eines Streiks der Kürschner in Brüssel fragte ihn einer der Streikenden, ob er nicht Pelze verkaufen wollte. Mayer sagte zu, und aus kleinen Anfängen entwickelte sich, unter Mitarbeit von Freunden und Verwandten, die bedeutende Pelzhandelsfirma Mayer & Co. mit Sitz in Brüssel, die schon bald Filialen in Paris, Berlin, Zürich und Amsterdam eröffnete und die Mayer ein Vermögen einbrachte. Nachdem sich der Erfolg abzeichnete, heiratete Mayer 1897 Auguste Lipper (1875–1958), die Schwester seines besten Freundes. Das Geschäft machte schon vor dem Ersten Weltkrieg Einkaufsreisen bis in die Vereinigten Staaten notwendig, und die materiellen Verhältnisse erlaubten Bildungs- und Kunstreisen nach Ägypten und Spanien. Nachdem er bereits verschiedentlich die Schweiz bereist hatte, kam Mayer auf Veranlassung von Raphael Friedeberg 1908 zum ersten Mal nach Ascona und kehrte danach regelmässig wieder; er erwarb ein Grundstück und liess später eine Villa bauen. In diesen Jahren intensivierten sich Mayers Kontakte mit führenden Anarchisten, unter ihnen Peter Kropotkin, Errico Malatesta, die Gebrüder Elisée und Elie Reclus, Friedeberg und Domela Nieuwenhuis. Einige unterstützte er materiell und finanzierte die Publikation ihrer Schriften. Henri Oedenkoven ermöglichte er durch Übernahme einer Hypothek die Weiter-

führung des Monte Verità. Mayer fand auch Zeit für schriftstellerische Arbeit: 1909 veröffentlichte er unter dem Pseudonym Bunnewit eine Broschüre «Was verstehst Du unter Anarchismus? Ein Gespräch zwischen zwei Arbeitern.»

Der Ausbruch des Weltkriegs zwang Mayer, Belgien zu verlassen. Er zog mit seiner Familie nach Berlin, wo er als überzeugter Kriegsgegner in engen Kontakt mit Gustav Landauer trat und etwa auch die Bekanntschaft Martin Bubers oder Franz Pfemferts machte. Um sich dem Arbeitsdienst zu entziehen, übersiedelte er 1916 in die Schweiz und liess sich in Zürich nieder. Hier fand er neue Bekannte, unter ihnen Leonhard Ragaz, den er in einem Nachruf als «Lehrer», «Berater und Freund» bezeichnete, Clara Ragaz, Fritz Brupbacher oder Margarethe Hardegger, für Mayer «die tapferste Frau, die ich je kennengelernt hatte». Über Brupbacher lernte er den seit dem Weltkrieg in bedrängten Verhältnissen lebenden Max Nettlau, den bedeutendsten Historiker des Anarchismus, kennen, den er nun unterstützte. 1918 kaufte Mayer, um einen Beitrag zur Verwirklichung seiner Ideen zu leisten, in Herrliberg das Landgut «Vogtei» und überliess es gegen Zins einer Gruppe junger Leute, die in einer Landkommune die Landauersche Siedlungsidee umzusetzen suchte. Mayers Vertrauensmann war der von der ETH relegierte Militärdienstverweigerer Max Kleiber. Das Experiment scheiterte 1921. Das nach den Krisenjahren des Weltkriegs wieder florierende Unternehmen machte erneute Geschäftsreisen notwendig, darunter erstmals 1931 und danach wiederholt in die Sowjetunion. 1929 und 1934 reiste Mayer, der sich inzwischen der zionistischen Bewegung angeschlossen hatte, nach Palästina, wo ihn die Siedlungsprojekte besonders interessierten. In seinem Haus in Zürich verkehrten viele in- und ausländische Gäste. Die Sommermonate verbrachte er mit der Familie in Ascona. Zu den Freunden und Bekannten, mit denen er hier zusammentraf, gehörten auch Emigranten, unter ihnen Ignazio Silone, den er für einen «der ganz Grossen» hielt, oder Else Lasker-Schüler, die er weniger schätzte.

Mayer pflegte seit seinen frühen Brüsseler Jahren den Kontakt mit bildenden Künstlern und verdankte ihrem Umgang sein Verständnis für Kunst. Noch in Brüssel kaufte er unter anderem zwei Gemälde sowie das graphische Werk von James Ensor. In Zürich setzte er seine Sammeltätigkeit fort. Seinem künstlerischen Berater folgend kaufte er «nur erstklassige Werke». Zur kleinen, qualitativ jedoch hochstehenden Sammlung zählten neben Werken Ensors Bilder von Paul Cézanne, Auguste Renoir, Vincent van Gogh, Pablo Picasso, Henri Matisse, Wassily Kandinsky, Paul Klee sowie Gemälde der Asconeser Bekannten Alexej von Jawlensky und Arthur Segal. Eines der Bilder van Goghs erwarb er vom Schriftsteller Carl Sternheim, «ein kalter, berechnender, sehr kluger Geschäftsmann», der ihn in Zürich oft besuchte. Die Sammlung, die nach dem Tode von Auguste Mayer aufgelöst wurde, wurde 1998 im Rahmen des Zyklus «Die Kunst zu sammeln» für eine Ausstellung im Kunsthaus Zürch rekonstruiert und ist in einem von Harald Szeemann kenntnisreich eingeleiteten Katalog dokumentiert.

1941 beschloss Mayer, in die Vereinigten Staaten auszuwandern, wo er mit seiner Frau bis 1946 in Forest Hills, New York, lebte. Hier schrieb er mit Hilfe von Auguste Mayer seine Erinnerungen, die er seinen vier Enkelkindern widmete. Er starb bald nach der Rückkehr in die Schweiz.

Die Lebenserinnerungen Bernhard Mayers gehören nicht zu den grossen Werken dieses Genres, sie wirken durch die Aufzählung von Namen und Begeb-

nissen öfters etwas ermüdend und gelegentlich stark anekdotisch. Der zeitliche Rahmen von Ereignissen und Begegnungen, auch Einordnungen werden nicht immer zuverlässig erinnert. Die Edition wird ergänzt durch einen umfangreichen, die Erinnerungen vertiefenden Anhang mit Dokumenten, Briefen, Postkarten, Artikeln, unter anderem von Mayer selbst, sowie Fotos. Weshalb der Verlag eine englische Übersetzung der Erinnerungen mit veröffentlichte, ist sein Geheimnis. Statt dessen wäre ein vollständiges Personenregister mit Seitenangaben auch für die Forschung hilfreich gewesen. Die Ausgabe ist dennoch zu begrüssen, da Mayer selber ein interessanter Zeitgenosse war, der die Spannung zwischen Selfmademan und seinen anarchistischen Überzeugungen ein Leben lang lebte, interessiert an den Menschen, egal, welche soziale Stellung sie innehatten, an ihren Ideen, Projekten und Aktivitäten, bereit sie zu unterstützen, wo sie sich mit seinen Intentionen trafen, und dabei seinem Tun durchaus selbstkritisch gegenüberstehend.

Markus Bürgi (Zürich)

VALERIO CASTRONOVO
FIAT 1899–1999
UN SECOLO DI STORIA ITALIANA

RIZZOLI, MILAN 1999, 2094 P., LIT 110'000.–

L'histoire d'entreprise est longtemps restée un domaine négligé par les historiens italiens qui la considéraient comme peu sérieuse eu égard à sa dimension trop souvent célébrative. Ils évitaient donc cette échelle d'études au profit d'approches plus globales. Certes, la tendance à inscrire un peu trop facilement l'entreprise dans un rôle emblématique, à l'échelle d'une ville ou d'une région, peut susciter la critique. Mais peut-elle être rejetée dans tous les cas? Est-elle notamment dépourvue de sens en ce qui concerne les rapports étroits et symboliques qu'une grande entreprise comme Fiat a entretenus avec l'histoire contemporaine italienne? Un récent ouvrage paru au moment du centenaire de l'entreprise a probablement raison d'affirmer ces liens dans son introduction et son sous-titre, «un siècle d'histoire italienne».

Valerio Castronovo est lui-même l'un des pionniers de l'histoire d'entreprise en Italie puisqu'il avait déjà consacré, dès le début des années '70, une étude à Giovanni Agnelli et aux premières décennies de l'histoire de la Fiat. Il nous propose aujourd'hui une œuvre impressionnante, reprenant largement, et enrichissant ses travaux de ces 30 dernières années; une œuvre qui a certes été publiée dans un contexte jubilaire mais qui n'en constitue pas moins un véritable travail d'historien.

Née à l'initiative de membres de l'aristocratie turinoise, la Fiat n'a pris réellement de l'envergure qu'avec la Première Guerre mondiale. Au début, l'histoire de l'entreprise se confond avec le pragmatisme de son premier dirigeant, Giovanni Agnelli, lequel alliait une certaine noblesse d'esprit au pire opportunisme. Ainsi a-t-il pu s'accommoder du fascisme, jusqu'à endosser la chemise noire – sans partager apparemment les idéaux du régime –, parce que cela servait la croissance et les intérêts de l'entreprise et de ses profits. A tel point que le président sénateur – nommé à ce poste par le régime fasciste – et son homme de confiance, Vittorio Valletta, connaîtront quelques ennuis à la Libération; des ennuis qui s'estomperont assez rapidement sous la pression des Alliés et juste avant le décès du président en décembre 1945.

L'après-guerre est encore plus révélateur. La Fiat est alors clairement tournée vers les Etats-Unis, ce qui pousse ses dirigeants à une franche confrontation interne

avec le syndicat proche des communistes. Mais la répression est ciblée et se veut maîtrisée; elle est aussi associée à une politique sociale paternaliste permettant de manier la «carotte» et le «bâton», ainsi qu'à la promotion active d'un esprit d'entreprise. En 1966, quand Valletta laisse la présidence de l'entreprise au petit fils Agnelli, non sans avoir encore eu la satisfaction de signer un accord avec l'Union soviétique pour y construire une usine, il peut se targuer d'avoir introduit des méthodes fordistes de production d'un objet de consommation, l'automobile, qui est désormais massifié. Mais les luttes sociales restent vives et vont bientôt s'enflammer.

Au moment de l'automne chaud de 1969 et durant les années suivantes, la Fiat n'a plus les moyens de contrôler la situation comme elle l'avait fait jusque-là. De nouvelles générations d'ouvriers, souvent immigrées du Sud, se montrent particulièrement radicalisées; et Mirafiori est l'épicentre de toutes les luttes. Des accords salariaux relativement favorables aux ouvriers sont signés malgré la crise qui surgit en 1973. Un peu plus tard, alors que Fiat est au cœur des violences terroristes, les fédérations syndicales ne parviennent guère à faire passer leur ligne modérée. En 1979, les dirigeants de Fiat annoncent 61 licenciements qui visent à mettre fin à ce climat d'insubordination. Un an plus tard, des licenciements beaucoup plus massifs, de nature économique, ne peuvent pas être empêchés à la suite d'une mobilisation des cadres. Avec cette défaite syndicale, c'est une nouvelle phase de l'histoire de la Fiat qui s'ouvre, marquée par une transformation des méthodes de production (robotisation) et par une politique beaucoup plus dure à l'égard de masses ouvrières qui craignent désormais pour leur poste.

L'ouvrage de Castronovo nous propose une très riche reconstitution de l'histoire de l'entreprise turinoise du point de vue de ses organes dirigeants, mais on pourra quand même regretter, comme c'est malheureusement trop souvent le cas dans ce genre de publications, que le point de vue des ouvriers, sans qui toute l'aventure de la Fiat n'aurait pas pu exister, reste plutôt marginalisé dans un travail aussi monumental. En effet, si rien ou presque n'est tu des manœuvres politiques ou stratégiques des dirigeants successifs de l'Empire Fiat, de leur esprit cosmopolite et de la manière dont ils défendaient sans états d'âme les intérêts de l'entreprise, le lecteur curieux restera plutôt sur sa faim s'il se préoccupe de l'histoire des syndicats ou de l'emblème Fiat dans la culture italienne, de ses représentations et de sa dimension mythique. Certes, l'attitude intransigeante et les réseaux de mouchards de Giovanni Agnelli face aux conseils de fabrique ne sont pas occultés, pas plus que le cynisme froid de dirigeants attachés à leurs profits. Un scandale comme la découverte, en 1970, d'un réseau interne d'espionnage avec ses centaines de milliers de fichiers est également évoqué; mais la perspective du récit reste d'abord celle des organes dirigeants, la première partie de l'ouvrage apparaissant davantage comme une biographie d'Agnelli que comme une véritable histoire de l'entreprise. Castronovo évoque d'ailleurs, en fin de volume, le problème de succession qui est posé à la dynastie Agnelli, une famille qui joue un rôle singulier en Italie et dont l'iconographie proposée dans le volume aligne quelques portraits. Fort heureusement, le long développement qui nous est proposé tout au long de l'ouvrage ne s'arrête pas là. Mais il n'en reste pas moins que cette histoire de la Fiat devrait sans doute être complétée par celle de ses ouvriers.

Charles Heimberg (Genève)

THOMAS GERLACH
IDEOLOGIE UND ORGANISATION
ARBEITGEBERVERBAND UND GEWERKSCHAFTEN IN DER SCHWEIZER TEXTILINDUSTRIE 1935 BIS 1955. EINE STUDIE ZUR LOGIK KOLLEKTIVEN HANDELNS
KLETT-COTTA, STUTTGART 1995, 675 S., FR. 148.–

Thomas Gerlach setzt sich in seiner Arbeit, die bei Hansjörg Siegenthaler als Dissertation eingereicht wurde, mit der Entwicklung der industriellen Beziehungen zwischen dem VATI (Verband der Arbeitgeber in der Textilindustrie) und dem STFV (Schweizerischer Textil- und Fabrikarbeiterverband) von 1935 bis 1955 auseinander.

Ihm geht es um drei Fragenkomplexe: erstens um die Darstellung der Entwicklung von Ideologie, Organisation und Interessenvertretung der Verbände der Textilindustrie; zweitens um die Analyse der einwirkenden Faktoren und drittens um die Feststellung der Wirkung des kollektiven Handelns der Akteure. Eingedenk der Probleme der eklektizistischen Anwendung von Theorien in der historischen Analyse von Wirtschaftsverbänden entwickelt Gerlach einen eigenen theoretischen Ansatz mit dem Anspruch, kollektives Handeln und organisiertes Handeln theoretisch zu erklären und den Ansatz empirisch zu belegen.

Die Arbeit ist darum konsequenterweise in zwei deutlich von einander getrennte Teile gegliedert: Einen theoretischen und einen historischen Teil, die aufeinander bezogen, jedoch ebensogut getrennt gelesen werden können. Der theoretisch versierte Leser beziehungsweise die theoretisch versierte Leserin arbeitet sich mit Gewinn durch die ersten 150 Seiten Theorie, während hauptsächlich historisch Interessierte die hinteren zwei Drittel des Buches lesen.

Im *theoretischen Teil* präsentiert Gerlach einen differenzierten und wohl strukturierten Überblick über die theoretische Diskussion betreffend das Verhältnis zwischen Individuen und Interessenorganisationen. Ausgehend von der ökonomischen Theorie des kollektiven Handelns (Olson) wird die überlegene Effizienz gemeinsamer Interessenvertretung als grundlegender Anreiz dargelegt. Eine Interessenorganisation versucht deshalb, weitere Mitglieder durch materielle, normative und affektive selektive Anreize zu gewinnen beziehungsweise an sich zu binden. Nun ist gemäss Gerlach aber offensichtlich, dass das konkrete Handeln und Denken von Führungsgremien und Mitgliedern von Interessenorganisationen nur teilweise aus der ökonomischen Theorie des kollektiven Handelns ableitbar ist. Dieses theoretische Defizit versucht der Autor mittels der Kognitionstheorie des «Radikalen Konstruktivismus» zu beheben. Diese geht davon aus, dass Menschen ihre Umwelt aufgrund kognitiver Regeln strukturieren und konstruieren. Soziale Wirklichkeit entsteht also in Kommunikationsgemeinschaften, die mittels «Plausibilitätsstrukturen» die Stabilisierung der subjektiven Wirklichkeit ermöglichen. Erst wenn Interessenorganisationen über gemeinsame Deutungsmuster verfügen, werden sie entsprechend handlungsfähig. Diese gemeinsamen Deutungsmuster sind ihrerseits wiederum ein selektiver Anreiz, weil sie die Wirklichkeit erklären und Sicherheit verschaffen. Dies jedoch nur solange, als das Deutungsmuster im Handeln in der Umwelt einen gewissen Erfolg ermöglicht. Widersprüche zwischen Deutungsmuster und Umwelt sowie die Abgleichung zwischen beiden wird mit dem Begriff «fundamentales Lernen» erklärt.

Der *historische* beziehungsweise *empirische Teil* der Arbeit basiert haupt-

sächlich auf den Quellenbeständen der beiden Wirtschaftsverbände. Die Jahresberichte und Protokolle des STFV befinden sich im Schweizerischen Sozialarchiv, diejenigen des VATI beim Textilverband Schweiz. Ergänzt werden die Quellen durch Materialien in den Staatsarchiven Zürich und St. Gallen, in denen sich die Unterlagen der kantonalen Einigungsämter und statistische Angaben finden. Strukturiert ist der historische Teil chronologisch, indem er die 30er Jahre, die Jahre des Zweiten Weltkriegs, die unmittelbare Nachkriegszeit und die 50er Jahre je für den STFV und den VATI thematisiert. Einige Kapitel sind dabei ausgewählten Themen gewidmet (Frauen und Ausländer, beispielhafte Arbeitskämpfe). Gerlach kann zeigen, wie der Textilarbeiterverband, angeregt durch das Friedensabkommen in der Maschinenindustrie 1937, konsequent Gesamtarbeitsverträge anstrebte; dies auch darum, weil ein GAV die Anerkennung der Gewerkschaft als Partnerin der Unternehmen und des Arbeitgeberverbandes bedeutete. Auf der anderen Seite versuchten die meisten Arbeitgeber einen Kollektivvertrag mit den Gewerkschaften zu umgehen, indem sie Arbeiterkommissionen förderten und mit ihren Belegschaften innerbetriebliche Einigungen anstrebten. Dies ging teilweise soweit, dass die Unternehmer die Begehren der Gewerkschaften erfüllten, ohne mit ihnen zu verhandeln. Diese Strategie erwies sich bis Ende der 40er Jahre als sehr erfolgreich. Die Arbeitgeber hielten konsequent am Prinzip der Unternehmerfreiheit und an einer auf einem patriarchalischen Selbstverständnis basierenden Ideologie fest. Darum lehnten sie auch gesetzliche Regelungen in ihrer Branche ab und zogen es vor, selber neokorporatistische Strukturen aufzubauen. Der Textilarbeiterverband auf der anderen Seite bemühte sich, Streiks, wo immer möglich zu verhindern, und mit den Arbeitgebern zu verhandeln. Die vom STFV durchgeführten Streiks hatten meist neben den materiellen Zielen vor allem ihre Ursachen darin, dass die Gewerkschaft ihre Anerkennung als Vertragspartnerin durchsetzen wollte. Nur dann bot sie genügende, selektive Anreize für die potentiellen Mitglieder. Verhandeln und Streiken waren also auch im STFV keine Gegensätze, sondern aufeinander bezogene Handlungsmuster. Da die Textilindustrie hauptsächlich Angelernte und mehrheitlich Frauen beschäftigte, tat sich der STFV schwer, auf den nötigen Organisationsgrad zu kommen. In den 30er Jahren betrug dieser gar nur 10%. In den ersten beiden Nachkriegsjahren stieg er auf 40%, um dann in den 50er Jahren wieder auf 30% zurückzugehen. In der Taktik des STFV bilden die kantonalen Einigungsämter eine wichtige Säule, mussten die Arbeitgeber doch dort gezwungenermassen mit den Gewerkschaften verhandeln. So bildeten die staatlichen Strukturen den Boden, auf dem der VATI oder das betroffene Unternehmen dem Gespräch mit den Sozialpartnern nicht mehr ausweichen konnte. Insgesamt lässt sich sagen, dass der Textilarbeiterverband in seiner Ideologie eine ähnliche Entwicklung wie der Schweizerische Gewerkschaftsbund durchmachte.

Die Arbeit von Thomas Gerlach fügt sich als Ganzes sehr gut in die Forschungen über die Interessenorganisationen der Schweiz der letzten zehn Jahre ein, die gezeigt haben, dass die Gewerkschaften bereits in den 30er Jahren voll auf die Kollektivverträge setzten. Die Arbeitgeber aber – trotz Friedensabkommensrhetorik und «Landigeist» – wollten sich weder vertraglich noch gesetzlich binden lassen, sondern verteidigten ihre unternehmerische Autonomie konsequent. Besonders in der Exportindustrie waren die Vorbehalte gegen Gesamtarbeitsverträge lange zu spüren. Der Autor versucht

auch, die Akteure, ihr Denken und ihr Handeln auf einem theoretischen Hintergrund zu verstehen. Besonders zu würdigen ist der Versuch, Gewerkschaften und Arbeitgeberverband in Beziehung zu setzen und deren Entwicklung parallel zu dokumentieren. Jedoch liegt der eindeutige Schwerpunkt in Theorie und historischer Darstellung auf den Gewerkschaften. Die Verknüpfung von Theorie und Empirie erweist sich auch in der konkreten historischen Aufarbeitung als schwierig und der Ansatz des «Radikalen Konstruktivismus» mag da und dort etwas in der Luft hängen bleiben. Die Arbeit liest sich jedoch mit grossem Gewinn.

Markus Kübler (Spiez)

ANGELUS EISINGER
DIE DYNAMISCHE KRAFT DES FORTSCHRITTS
GEWERKSCHAFTLICHE POLITIK ZWISCHEN FRIEDENSPOLITIK, SOZIALÖKONOMISCHEM WANDEL UND TECHNISCHEM FORTSCHRITT: DER SMUV 1952–1985

CHRONOS, ZÜRICH 1996, 316 S., FR. 58.–

Wir alle wissen: Die Zeiten, da man ungestraft optimistisch vom Fortschritt sprechen durfte, sind lange vorbei. Was Rousseausche Zivilisationskritik für eine damalige Elite war, sind in unserer Gegenwart eine Vielzahl politischer Bewegungen, welche längst nicht mehr nur apokalyptische Fortschrittsszenarien entwerfen und die totale Verweigerung postulieren, sondern auf der Polyvalenz gesellschaftlich fortschrittlicher Entwicklung bestehen. Verdächtig erscheint die Rede vom Fortschritt allein schon durch sein Auftreten im Allein- und Allgemeingültigkeit markierenden Singular. Jener gesellschaftliche Konsens, der in der jüngeren Vergangenheit vorübergehend, für die Periode der Wirtschaftswunderjahre, eine solch hegemoniale, dem Singular verpflichtete Lesart garantiert hatte und Fortschritt gleichsam als eindimensional und irreversibel in die Zukunft gerichteten Pfeil verstand, ist vor mittlerweile drei Jahrzehnten mit anhaltender Wirkung brüchig geworden. Ein solcher – roter – Pfeil ziert den Umschlag von Angelus Eisingers Studie zur gewerkschaftlichen Politik des SMUV zwischen 1952 und 1985. Der Autor fragt in der als Dissertation bei Hansjörg Siegenthaler entstandenen Arbeit nach dem Verständnis, das der SMUV von eben diesem – primär technologisch verstandenen – Fortschritt entwickelte. Den Übergang von den «goldenen Jahren» zu «Rezession» und bis in die Gegenwart reichendem Krisenbewusstsein auf dem Hintergrund des «Fortschritt»-Denkens der grössten, durch die mikroelektronische «dritte» Industrialisierungswelle stark betroffenen schweizerischen Branchengewerkschaft, zu thematisieren, ist ein vielversprechender Ansatz. Zusätzliche Brisanz verschafft ihm der bekannte Umstand, dass die gesellschaftlichen Integrationsstrategien der Vertragspolitik und Friedenspflicht – praktisch Synonyme für den SMUV – recht eigentlich als Unterpfand für Prosperität durch Stabilität angesehen werden.

Diese Untersuchungsanlage führt mitten hinein in jene «Normalität» der Ansichten und Meinungen, die sich dadurch auszeichnet, dass sie nicht direkt ausgesprochen werden muss. Wenig überraschend ist daher, jedenfalls aus kulturwissenschaftlicher Perspektive, der einleitend als bemerkenswert herausgestellte Befund, dass «über die weitaus längste Zeit der Untersuchungsperiode keine Belege […] für eine gewerkschaftsinterne Technologie-Auseinandersetzung» (18) zu finden sind. Dieser Befund passt auch zu der in der bestehenden Sekundärlitera-

tur vertretenen und von Eisinger referierten Einschätzung, dass der SMUV lange Zeit ein affirmatives und quasinaturwissenschaftliches Technikverständnis teilte. Erst in den 1980er Jahren sah er sich zunehmend mit kritischen, nach Wirkungen von Technik fragenden Auffassungen konfrontiert. Naheliegend ist daher die Vermutung, dass die gegenwärtigen gewerkschaftlichen Schwierigkeiten mit dem Technikverständnis der Vergangenheit zu tun haben.

Eisinger wählt, um dem Dilemma «fehlender» Technologiedebatten zu entkommen, einleuchtenderweise die Strategie, die Frage nach der «Behandlung des technischen Fortschritts in der SMUV-Spitze explizit in den weiteren Kontext gewerkschaftlicher Politik seit dem Zweiten Weltkrieg zu stellen». (19) Ein solches Unterfangen lässt sich auf verschiedene methodologische Grundlagen stellen. Eisinger verknüpft seines mit den Fragen nach dem «kollektiven Entscheidungs- und Lernverhalten» beziehungsweise nach den Bedingungen für «sozioökonomische Lernprozesse» und rekurriert damit auf das mit dem Namen von Hansjörg Siegenthaler verbundene makroökonomische, um kommunikations- und handlungstheoretische Elemente bereicherte Erklärungsmodell des sozialen Wandels. In dieser Perspektive soll zwar die oben genannte Vermutung, die heutigen gewerkschaftlichen Orientierungsprobleme wurzelten in dem allzu lange unkritisch-positiven Fortschrittsverständnis, als These aufrecht erhalten werden. Indessen zielt der Autor dahin, diese fortschrittskritisch alimentierte Sicht einem differenzierteren, Objektivität erheischenden Analyseverfahren zu unterwerfen: Es gelte, «systematische Gründe» zu benennen, welche das «verzögerte Eintreten in sozioökonomische Lernprozesse» erklären können, wobei diese Lernprozesse gemäss theoretischer Vorgabe aus den «Interessenlagen, den verschiedenen Handlungsrestriktionen und den Orientierungsproblemen der gewerkschaftlichen Eliten abzuleiten» (19) seien.

Was hier verkürzt angedeutet ist, vertieft der Autor in einer kenntnisreichen theoretischen Einleitung. Für die Untersuchung von Bedeutung ist seine Begriffsbildung der «umfassend-integrierten Organisation» (26) als Formel für das organisatorische Gebilde einer Gewerkschaft: *umfassend* im Sinne der Interessenabdeckung eines gewichtigen Teils einer Branche, *integriert* im Sinne einer Problemlösungsstrategie innerhalb des geltenden gesellschaftlichen und wirtschaftlichen Systems. Beide Elemente dieser Definition, so legt der Autor dar, wirken sich auf Lernprozesse verlangsamend und einschränkend aus, denn: Eine solche Organisation wird diesbezüglich vor allem dann aktiv, wenn sie ihre Repräsentanz (sprich: ihre Mitglieder respektive deren Vertrauen) verliert. Dabei wird sie ihr Umlernen oder ihre Öffnung gegenüber neuen technologischen Ansichten immer so ausrichten, dass die «Stabilitätsbedingungen wirtschaftlicher Entwicklung oder das Vertrauenskapital auf der Arbeitgeberseite» (43) intakt bleiben. Das Dilemma, so wird es hier dargelegt, scheint für eine «umfassend-integrierte Organisation» programmiert: Herausforderungen wie die mikroelektronische Revolution *können* nicht zu einem fundamentalen, und schon gar nicht zu einem kurzfristigen Wechsel der gewerkschaftlichen Strategie führen. Dagegen handelt sich ein solches, bildhaft gesprochen schwer im Wasser liegendes Schlachtschiff durch sein konservativ-standhaftes Verhalten längerfristig – und das heisst im Gleichschritt mit dem gesamtgesellschaftlichen Einschwenken auf eine neue Ansicht – wieder reale Handlungsmöglichkeiten ein.

Was bringt ein solches Modell für die Analyse des Fortschrittsverständnisses des SMUV in der Empirie? Um es auf einen generalisierenden Nenner zu bringen: Es erlaubt, die SMUV-Politik aus der Innensicht heraus darzustellen und das Agieren der SMUV-Elite an ihrer eigenen organisationsspezifischen Konstellation und den daraus resultierenden Leitsätzen entlang zu interpretieren. Weitgehend aus dieser Perspektive – quellenmässig auf Protokollen, Vertragstexten, internen Positionspapieren und dergleichen fundiert – durchschreitet man materiell wohl alle relevanten gewerkschaftlichen Tätigkeitsfelder zwischen den 1950er und den 1980er Jahren: von der Ausgestaltung des Vertrags zum «Instrument des Fortschritts» über die legendäre «Produktivitätskommission» als neue Verhandlungsform industrieller Beziehungen bis hin zu den Erschütterungen der «Elite» durch die Einforderung vermehrter Mitsprache der Basis. Teilkapitel sind den Wirtschaftswunderthemen Reallohnerhöhung, Arbeitszeitverkürzung und ausländische Arbeitskräfte gewidmet. Allerdings strebt diese Innensicht nicht nach jener Dichte, welche die Mikrohistorie zum Konzept erhoben hat. Auf der Ebene der konkreten Quellenbearbeitung und der Produktion eines historiographischen Textes scheint der gewählte handlungs- und kommunikationstheoretische Ansatz wenig Handfestes zu bieten. So verbleiben wir zumeist auf einer inhaltlich-vordergründigen, den Verlauf einzelner Debatten oder Verhandlungen nachvollziehenden Darstellung, abgeschlossen mit einer bilanzierenden Bewertung des Ergebnisses. Daraus resultiert wohl eine gute Übersicht der wichtigsten Profilierungsfelder des SMUV, man wünschte sich jedoch, dass das bisweilen zum Uferlosen neigende Pingpong zwischen der SMUV-Führung und ihrem jeweiligen Gegenüber, zumeist dem ASM oder den Mitgliedern, etwas weniger breit, dafür stringenter an die übergreifende Frage des Technikverständnisses angebunden worden wäre. Wenig Veranlassung bietet der handlungs- und kommunkationstheoretische Zugang offenbar, die in dieser Studie so zentralen Akteure, die Elite des SMUV, (kollektiv)biographisch und sozialgeschichtlich zu behandeln.

So eindringlich der Autor die – gemäss dem Modell der «umfassend-integrierten Organisation» – für die Gewerkschaftsspitze jeweils zwingenden Handlungsmotivationen aufzeigt, so problematisch erscheint die Tendenz, dem theoretisch herausgestellten – und von der SMUV-Elite gelebten – Dilemma zu verfallen, das den Königsweg gewerkschaftlicher Politik allein in der Vertragspolitik zu sehen vermag. Das lässt sich am deutlichsten darin fassen, dass Aussenperspektiven in dieser Untersuchungsanlage stark unterentwickelt bleiben. Der da und dort konzedierte Befund einer nur mässig erfolgreichen Verhandlungstaktik etwa bemisst sich lediglich an dem von der SMUV-Spitze jeweils erstrebten Ziel, und Errungenschaften wie Arbeitszeitverkürzungen und Reallohnerhöhungen bleiben insofern ungewichtet, als kein systematischer Vergleich mit anderen Branchen oder dem Ausland angestrebt wird. So bleibt denn auch die von Bernard Degen überzeugend dargelegte Sicht, die Friedenspflicht habe sich materiell nicht ausgezahlt, merkwürdig undiskutiert.

Dieses Manko ist, so scheint mir, nicht einfach eine bedauernswerte Nebenerscheinung, es ist vielmehr Ausdruck einer politischen Haltung. Die «systematischen Gründe», nach denen Eisinger zwecks besserem Verständnis des verzögerten Eintretens auf die sich wandelnde gesellschaftliche Technologiedebatte sucht, produzieren entgegen

ihrem Anschein kein neutrales Bild: Als objektivierende Strategie zielen sie vorab auf die Rückbindung und Relativierung einer von politisch links stehenden Kreisen innerhalb und ausserhalb des SMUV vorgetragenen Kritik, welche die aktuellen Probleme des SMUV gerade mit seiner allzu lange unkritischen Technik- und Zukunftsgläubigkeit in Verbindung brachte, der Organisation eine verkrustet-konservative, allzu arbeitgebernahe Haltung attestierte und radikale Reformen – namentlich einen Bruch mit der Vertragspolitik – forderte. Wenn uns der Autor also anstatt der – kritischen und politisch links verorteten Aussensicht – die Innenperspektive des SMUV und jenen schmalen Rest an Handlungsoptionen vorführt, aus dem sich dessen langfristig stabilitätsorientierte Politik verstehen lasse, lernen wir zwar einiges über die Natur einer sich als alternativlose Zwangsläufigkeit präsentierenden Normalität. Allerdings, so muss man beifügen, lernen wir dies nur dann, wenn wir uns einer Lektüre befleissigen, welche über die präsentierte systemimmanente Logik hinausgeht – einer Lektüre, welche jene Reflexionsfähigkeit nicht aufgibt, die ausserhalb des Analysemodells einer «umfassend-integrierten Organisation» gründet und dieses folglich hinterfragen kann.

Gerade das versagt sich Eisinger, wie ich meine, in einer Weise, die den objektivierend-analytischen Anspruch in Frage stellt. Denn an jenem Punkt, wo sich Analysemodell und gesellschaftlich-politisches Selbstverständnis der untersuchten Organisation wechselseitig bestätigen und unangreifbar machen, beginnen ideologische Prozesse. Damit verkehrt sich in den Augen der Rezensentin das Analysemodell der «umfassend-integrierten Organisation» in sein Gegenteil: Es produziert nicht mehr Analyse, sondern reproduziert und legitimiert lediglich die Innenperspektive der untersuchten Organisation und der ihr eigenen Weltsicht – in diesem Fall einer dem Mythos Sachzwang gehorchenden «Normalität».

Beatrice Schumacher (Basel)

STEPHANE COURTOIS ET AL.
LE LIVRE NOIR DU COMMUNISME
CRIMES, TERREUR ET REPRESSION

R. LAFFONT, PARIS 1997, 846 P., FS 57.40
VERSION POCHE: ED. POCKET, PARIS 1999, 1104 P., FS 21.20

Dédié à François Furet, qui dans son essai sur le *Passé d'une illusion* s'était interrogé sur la permanence de la séduction exercée par le communisme soviétique sur les intellectuels occidentaux, le *Livre Noir* devait pour sa part confronter le mythe à la réalité macabre des crimes, de la terreur et de la répression de l'ensemble des régimes communistes du globe. Premier bilan global d'un siècle de communisme, revendiquant même le statut de premier livre de l'historiographie post communiste du communisme, l'ouvrage frappe, au-delà de son écho médiatique – des centaines d'articles parus dans la presse – et de son succès d'édition – 200'000 exemplaires vendus en moins d'une année et une trentaine de traductions engagées –, par l'hétérogénéité qualitative de ses contributions.

La contribution la plus aboutie est sans conteste celle de Nicolas Werth consacrée à l'Union soviétique. La thèse centrale porte sur la continuité de l'appareil répressif, de ses méthodes et de ses justifications idéologiques, même si l'auteur distingue les victimes de la première période (guerre civile) de celles du stalinisme (dans une société officiellement pacifiée). La thèse de l'auteur ne constitue pas une rupture avec l'historiographie existante, mais plutôt une première synthèse qui lui permet, au terme de plusieurs

années de dépouillement, d'aborder dans la continuité du processus la question des cycles de répression, d'en expliquer les spécificités, la variété des formes et des origines. L'auteur prend aussi la précaution – fondamentale dans la mesure où cette thèse est rejetée par l'intelligentsia russe, mais aussi implicitement par Stéphane Courtois – de repartir du paradoxe d'Octobre: «un mouvement de masse bien que seul un petit nombre de personnes y aient participé». Il insiste sur le rôle de la guerre, de la militarisation de l'économie, de la brutalisation des rapports sociaux et de la violence spontanée qui réapparaît régulièrement dans les campagnes, et souligne la convergence entre plusieurs mouvements – spontanés, autonomes et multiformes – portés par les soldats, les ouvriers et les nationalités, et l'instrumentalisation de cette violence par les bolcheviks. Si on ne part pas de ce constat, on se prive d'une clé de compréhension, car la violence est la réponse apportée par les bolcheviks à ce «malentendu» initial. La véritable nouveauté de cette contribution porte à mon sens sur la question de l'autonomie de l'appareil de répression. Werth montre d'ailleurs que celle-ci fut discutée au sein du parti russe, mais systématiquement tranchée dans le sens de l'indépendance de l'appareil répressif: indépendance à l'égard du commissariat de la justice, puis des autres commissariats et enfin du parti lui-même. L'approche de l'auteur est très fonctionnaliste, refusant de considérer les prétentions totalitaires des bolcheviks comme une explication en soi et plongeant au contraire dans les racines culturelles, sociales et structurelles de la violence. En définitive, une contribution très sérieuse, qui reconnaît la persistance de zones d'ombre et annonce de nouvelles pistes méthodologiques, notamment sociologiques avec une étude sur les acteurs de la violence, la rivalité entre ville et campagne, et le processus de plébéniéisation du pouvoir.

Il est en revanche difficile de retrouver les mêmes qualités dans les autres contributions. Sans même évoquer celles dont les limites sont inhérentes à la faiblesse de la documentation scientifique – les archives des pays communistes d'Asie, d'Amérique latine et d'Afrique demeurent largement inaccessibles aux historiens – il est intéressant de comparer la partie de Stéphane Courtois et Jean-Louis Panné, consacrée à l'Internationale communiste (ou IIIe Internationale), à celle de Nicolas Werth, ne serait-ce qu'en raison de la controverse qui a opposé ce dernier à Courtois au sujet de l'introduction. L'Internationale prend une importance particulière dans la problématique de l'introduction: selon Courtois c'est elle qui, en tant qu'instrument de centralisation, de normalisation et d'uniformisation des différents mouvements communistes, permettrait de parler d'unicité du phénomène et justifie l'étude du communisme comme un système global au-delà des singularités nationales et des décalages chronologiques. Courtois et Panné commencent leur contribution par une tentative de définition volontairement ambiguë du communisme, applicable sans distinction au fascisme et au nazisme – monopole du pouvoir par le parti unique, Etat réduit à un appareil administratif, société civile réduite au minimum – sans aucune référence au pouvoir d'attraction de l'idéal communiste dont Furet a pourtant montré l'importance. Les auteurs commettent aussi une erreur d'interprétation sur l'origine même de l'Internationale, sa place dans la conception bolchevique du monde et leur stratégie du pouvoir. Selon eux, la IIIe Internationale fut «une nécessité conjoncturelle, transformée en projet politique» (299); or c'est exactement l'inverse qui s'est produit dans la mesure où la révolution mondiale et son instrument,

l'Internationale, représentent dès octobre 1917 la condition même de la survie du régime. L'approche ouvertement intentionnaliste des auteurs les amène à considérer les déclarations des communistes comme des preuves en soi. Ainsi leur interprétation de l'insurrection de mars 1921 en Allemagne centrale surestime la responsabilité de l'exécutif de l'Internationale alors qu'il s'agit d'une initiative échappant en partie au contrôle de Moscou. De la même façon les auteurs peinent à nous expliquer les causes de la spécificité institutionnelle de la IIIe Internationale vis-à-vis de ses devancières. Le processus de bolchevisation, qui est pourtant au centre de la recherche actuelle, est présenté de façon abstraite et intemporelle, comme si tout avait été joué dès le premier jour et que la responsabilité en revenait exclusivement aux dirigeants russes, sans expliquer le pourquoi de leur prédominance, les causes et les étapes de ce processus.

L'ouvrage présente donc une série de contributions assez inégales, un bilan comptable plus qu'une explication globale du phénomène communiste; rien ne justifiant, si ce n'est l'introduction, la controverse qui s'est déchaînée pendant des mois dans la presse. Très discutée, la thèse développée en introduction par Courtois sur la base du chiffre de 100 millions de morts – un chiffre qui selon lui ne peut être découpé, relativisé ou différencié au nom des spécificités nationales et des circonstances – est que le crime est au centre du projet et de l'organisation communiste, inhérent à son idéologie et à sa pratique, quelques soient les pays et les époques. Partant de cette hypothèse, Courtois considère que nazisme et communisme, tous deux intrinsèquement criminels, sont assimilables et que les crimes du communisme entrent dans les catégories juridiques énoncées par le Tribunal de Nuremberg. L'exercice n'est pas inintéressant, notamment lorsqu'il compare le génocide de classe au génocide de race, mais on peut se demander si cela relève vraiment du travail de l'historien que de subordonner ses recherches à des catégories juridiques très liées aux contingences politiques d'une époque. Selon Courtois c'est une nécessité morale ayant pour but de replacer l'être humain au centre des études historiques en renversant la tendance d'une historiographie du communisme qui justifiait par avance toutes les erreurs et les horreurs au nom de la valeur morale de l'intention.

Il est assez difficile de démêler l'écheveau des dimensions historique et politique de l'introduction. En ce qui concerne la dimension historique, les réserves portent sur le calcul du nombre des victimes – Werth parle de 15 millions de victimes soviétiques contre 20 millions pour Courtois –, leur hétérogénéité – exécutés, affamés, déportés et purgés – et la faiblesse du travail comparatif entre les différents régimes communistes. L'assimilation du communisme au nazisme énoncée avec force par Courtois ne fait l'objet d'aucun développement dans le corps de l'ouvrage, ni d'ailleurs dans la conclusion. Mais c'est surtout la dimension politique de l'introduction qui a nourri la controverse. L'auteur termine sa démonstration en évoquant «l'absence de travail de deuil de l'idée même de révolution» (31), une idée qu'il ne développe pas, mais qu'il avance comme un ultime argument pour expliquer la complaisance des historiens à l'égard du communisme. Or, si le crime est inhérent à toutes les révolutions, comme le dit Courtois, c'est l'idée même de révolution qui doit être condamnée. Il y a longtemps que les questions de la continuité du communisme de Lénine à Staline, de l'importance de la terreur et du crime dans la pratique communiste, de la manipulation et de la trahison des idéaux avaient déjà

été abordées et dans une large mesure tranchées. Même la question de la responsabilité de Marx avait déjà été évoquée. Seule demeurait, non plus comme justification des crimes mais comme une perspective historique alternative, l'idée de la révolution. La question est intéressante, légitime même dans une démocratie, mais elle ne relève pas du travail d'historien, surtout dans un contexte politique français marqué, comme c'était le cas à la sortie du livre, par la «normalisation» de l'extrême droite.

Loin d'avoir fait avancer le débat quant à lui bien historique de la comparaison – et non pas de l'assimilation – des systèmes communistes et fascistes, l'introduction de Courtois a contribué à le rendre moins lisible en mélangeant sciemment histoire et politique. Saluons pour conclure la parution en 1999 de deux ouvrages collectifs qui se sont pour leur part efforcés de dépasser les partis pris idéologiques pour interroger les possibilités de comparaison des deux régimes sans glisser intentionnellement vers la confusion. Il s'agit de *Nazisme et Communisme. Deux régimes dans le siècle,* présenté par Marc Ferro, Paris, et de *Stalinisme et Nazisme. Histoire et mémoire comparée,* sous la direction d'Henry Rousso, Bruxelles.

Jean-Francois Fayet (Genève)

CAHIERS D'HISTOIRE DU MOUVEMENT OUVRIER, 15 DOSSIER «ARCHIVES D'ENTREPRISES»

EDITIONS D'EN BAS, LAUSANNE, 1999, 176 P., FS 25.–

Depuis 1984, l'Association pour l'étude et l'histoire du mouvement ouvrier (AEHMO), basée à Lausanne, publie régulièrement des cahiers centrés sur l'histoire du mouvement ouvrier en Suisse romande. Ceux-ci se composent d'un dossier thématique, de contributions de natures diverses et de comptes-rendus. Leur originalité tient à ce qu'ils rassemblent non seulement des travaux d'universitaires, mais également de jeunes chercheurs et chercheuses ou de militantEs «autodidactes». Par ailleurs, l'AEHMO organise également des conférences, des colloques et des expositions. Depuis quelques années, elle co-édite des livres sur l'histoire du mouvement ouvrier, comme l'ouvrage collectif *Histoire sociale et mouvement ouvrier: un bilan historiographique 1848–1998* (avec les Editions d'en-bas et Chronos) ou l'hommage aux travaux de Claude Cantini, paru l'année dernière sous le titre *Pour une histoire sociale et antifasciste* (avec les Editions d'en-bas). Une autre activité de l'association doit encore être mentionnée: il s'agit de la récolte et de la mise à disposition de documents relatifs à l'histoire du mouvement ouvrier en Suisse romande (textes manuscrits, imprimés, documents filmés ou photographiques etc.). Une fois confiés à l'AEHMO, ces documents sont déposés à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne où ils sont accessibles aux chercheurs et aux chercheuses.

Les *Cahiers* de 1997 étaient consacrés à la Guerre d'Espagne et à l'écho des Brigadistes en Suisse romande, ceux de 1998 à la problématique liée à la Mémoire et à l'Histoire.

L'édition 1999 de la revue s'intéresse aux archives d'entreprises. On y pose d'emblée la question de savoir dans quelle mesure de nouvelles sources, rendues accessibles au public grâce à la timide ouverture actuelle des archives, peuvent constituer un apport à la construction d'une histoire du mouvement ouvrier. Autrement dit: comment appréhender, au moyen de documents essentiellement patronaux, les conditions de travail, les réactions ou les attentes des

travailleurs et travailleuses? Six chercheurs et chercheuses tentent d'apporter une réponse à ce questionnement, après avoir étudié les sources de différentes entreprises romandes.

Ainsi, c'est sous l'angle de l'élaboration et de l'évolution de ce qu'il considère comme une véritable stratégie sociale que Laurent Tissot aborde l'histoire de l'entreprise Paillard S. A. (Sainte-Croix et Yverdon), pour la période qui va de 1938 à 1950. Cette stratégie vise – tout d'abord au nom de ce que l'auteur présente comme un «paternalisme» prédominant jusque dans les années '30, puis d'un corporatisme «à la vaudoise» – à écarter autant que possible toute forme d'influence syndicale ou, de manière générale, extérieure à l'organisation des relations de travail au sein de l'entreprise. Cet article présente la manière dont petit à petit cette modélisation des rapports de travail, très inspirée dans un premier temps par les théories de la Ligue vaudoise et d'un Marcel Regamey va peu à peu céder le pas, avant tout sous la pression de l'évolution économique et sociale de la métallurgie suisse dans son ensemble, à une norme inspirée des pratiques du patronat d'Outre-Sarine. Ce qui, de fait, représente une unification croissante des stratégies patronales vaudoises et alémaniques vis-à-vis d'ouvriers et d'ouvrières de plus en plus organiséEs.

L'article d'Olivier Schmid analyse un processus en deux temps, entre 1870 et 1930, au travers des archives de la fabrique de chocolat neuchâteloise Suchard. Dans une première phase, la direction de Suchard mène vis-à-vis de ses employéEs une politique «paternaliste» qu'elle a progressivement mise en place au cours du 19e siècle. Celle-ci représente alors à la fois un système de prestations concédées aux travailleurs et aux travailleuses et un système de contrôle de la direction sur ceux-ci et celles-ci, y compris jusque dans la sphère la plus intime de leur vie privée. Par la suite, lorsque l'entreprise ne peut plus subvenir aux deux prérequis que l'auteur attribue à cette politique, à savoir une situation financière permettant d'assumer ces prestations et une figure emblématique qui soit à même d'incarner cette politique, celle-ci s'effondre purement et simplement, au cours des années '20, dans un contexte de crise économique.

Trois autres contributions de ce dossier se sont penchées sur ces archives d'entreprises en partant des indications qu'on y trouve sur l'évolution du processus de production et des salaires. Ainsi, la contribution de Gilles Forster porte sur l'introduction du processus de rationalisation au sein des Ateliers de Sécheron (1916–1924).

Joëlle Knobel Wenger, pour sa part, s'est penchée sur les archives de la manufacture horlogère Louis Brandt & Frère qu'elle a essentiellement exploitées sous l'angle de la politique salariale – particulièrement du point de vue de l'emploi des femmes, catégorie abondante et sous-payée dans cette branche – et des prestations de l'entreprise aux ouvriers et ouvrières.

C'est également la question de la politique salariale pratiquée au sein de la fabrique de cycles Condor qu'Alain Cortat a étudiée au travers des archives de l'entreprise. La question se double, dans ce cas, de la politique de la direction des cycles Condor vis-à-vis des deux syndicats en présence, à savoir la FOMH et les syndicats chrétiens-sociaux et corporatistes – dont l'auteur exploite également les archives. Alain Cortat montre de quelle manière, au cours des années '30 particulièrement, le patronat utilise les rivalités qui existent entre les différents syndicats pour s'assurer une situation qui lui soit aussi profitable que possible.

Last but not least, François Kohler présente, par la voie de séries statistiques construites au moyen des listes d'employéEs établies par le patronat, l'évolution du personnel de la Coutellerie Wenger SA à Delémont.

A la lecture de ces différents travaux, il ne fait pas de doutes que l'exploitation des archives d'entreprises «dans la perspective d'une histoire des luttes politiques et syndicales» (10) soit problématique, comme le relève Laurent Tissot en introduction. Cependant, bien que les recherches présentées ici ne soient pas semblables du point de vue de la démarche choisie et que leurs auteurEs peinent parfois à adopter une distance critique face à ces documents patronaux et à les réinsérer dans un contexte historique plus large, les résultats présentés ici permettent au moins d'établir une constante: au cours de la première moitié du 20e siècle, il se produit dans toutes ces entreprises une évolution du rapport de domination exercé par le patronat sur les travailleurs et les travailleuses. On assiste en effet à un réaménagement du temps et du travail qui donne de plus en plus de poids à une organisation structurée et hiérarchisée («rationnelle» et «tayloriste»), au détriment d'un pouvoir centré sur la figure du «patron». Partant de cette évolution, on ne peut que regretter que les auteurEs n'aient pas pris le parti de questionner plus systématiquement et de façon plus transversale les archives à disposition; par exemple, quant aux avantages que les dirigeants d'entreprises romands tirent de ce réaménagement du processus de production, en termes d'accaparement de la plus-value par un contrôle plus efficace du temps de travail des travailleurs et travailleuses.

Suzanne Peters (Lausanne)

ALLGEMEINE BESPRECHUNGEN COMPTES RENDUS GENERAUX

JEAN-FRANCOIS POUDRET, AVEC LA COLLABORATION DE MARIE-ANGE VALAZZA TRICARICO
COUTUMES ET COUTUMIERS
HISTOIRE COMPARATIVE DES DROITS DES PAYS ROMANDS DU XIIIE A LA FIN DU XVIE SIECLE
PARTIE I: LES SOURCES ET LES ARTISANS DU DROIT
PARTIE II: LES PERSONNES

STÄMPFLI, BERNE 1998, 503 ET 665 P., FR 240.–

Fruit de recherches de près de 50 ans et d'un large dépouillement des sources romandes, l'ouvrage que Jean-François Poudret a réalisé en collaboration avec Marie-Ange Valazza Tricarico constitue un événement dans l'historiographie suisse. Cette passion pour l'histoire médiévale impose le respect puisqu'elle a donné naissance à ce qu'il convient d'appeler une «école romande d'histoire du droit», où les anciens pays sous la domination de la Savoie occupent une place prépondérante. La technicité du langage juridique et le caractère peut-être un peu austère du livre se justifient par la volonté de donner la cohérence nécessaire à une tradition juridique pluriséculaire. On oublie trop souvent que c'est par le droit que les médiévaux appréhendaient la société et que c'est lui qui leur fournissait les instruments conceptuels nécessaires à sa compréhension.

Le premier volume est consacré, entre autres, à la compréhension et à la transmission du droit au cours du moyen âge. Cette question sous des dehors arides et techniques constitue en réalité un événement culturel de première importance concernant toutes les couches de la population. La fonction de la coutume – récitée à l'occasion des plaids généraux – est à cet égard exemplaire: non-écrite, celle-ci est entièrement confiée à la mémoire. C'est pourquoi nous croyons que dans ce domaine particulier des comparaisons pourraient être faites avec, par exemple, la récitation de chroniques officielles en séance du conseil, comme cela se pratiquait dans certaines villes suisses.

La renaissance du droit romain au 13e siècle – instrument efficace dans la modernisation de l'état médiéval – vit l'introduction d'un vocabulaire juridique nouveau. Cette réforme fut fort mal perçue et suscita de vives réactions de rejet, car elle mettait face à face deux conceptions opposées du droit.

Les pages consacrées aux artisans du droit et plus particulièrement aux «coutumiers» sont particulièrement bienvenues par ce qu'elles nous apportent sur l'esprit de la coutume médiévale qui perdure encore sous l'Ancien Régime. Ces éclaircissements contribuent, par exemple, à une meilleure compréhension des causes de la Guerre des Paysans de 1653, ainsi que le montre la thèse d'habilitation d'Andreas Suter (1997). De plus, et pour ce qui a trait aux cours de justice, nul ne contredira les auteurs quand ils affirment que la connaissance des compétences des cours de justice «est une donnée fondamentale non seulement de l'histoire du droit, mais de toute histoire institutionnelle ou sociale» (325).

La seconde partie traite des personnes et plus particulièrement de la condition des personnes (327–567), essentielle à la compréhension des structures de la société

médiévale. Les auteurs prennent soin de préciser, avec raison, qu'aucune des trois classes de la société médiévale ne correspond à un statut juridique unique, dans la mesure où la dépendance ne se laisse pas définir aisément et n'exclut point, il faut le souligner, «une remarquable fluidité sociale» (346).

Les chercheurs s'intéressant à la problématique des petites villes, fort à la mode aujourd'hui, trouveront maints éclairages sur la condition personnelle des bourgeois (377–415). En ce qui concerne les serfs, on ne manquera pas de souligner que c'est dans le pays de Neuchâtel qu'on en rencontre «les attestations les plus nombreuses et les plus tardives» (428).

L'ouvrage, une véritable somme, invite le lecteur à de stimulantes réflexions et l'appelle sans cesse à l'interdisciplinarité. Par certains de ses aspects on peut le comparer au *System und Geschichte des schweizerischen Privatrechtes* d'Eugen Huber, paru il y a plus de 100 ans. Le constat du grand historien du droit Paul Ourliac, selon qui le juriste, plus que tout autre, a conscience que l'histoire se déploie dans la longue durée se trouve ici une nouvelle fois confirmé de très belle façon.

Maurice de Tribolet (Auvernier)

DIETER A. BINDER
DIE FREIMAURER
URSPRUNG, RITUALE UND ZIELE EINER DISKRETEN GESELLSCHAFT

HERDER, FREIBURG 1998, 444 S., FR. 28.–

L'approche historique du phénomène maçonnique bute encore sur plusieurs écueils. Premièrement, elle est le fait de chercheurs extérieurs à l'institution, critiques mais peu ou mal informés, ou, au contraire, acquis aux idéaux de celle-ci, informés (accès aux sources facilité) mais divisés entre «romantiques», peu soucieux de distinguer l'historique du légendaire, et «authentiques», épris de rigueur scientifique. Deuxièmement, elle met en lumière sa dimension spirituelle et ésotérique (symboles, rituels, grades) au détriment de son rôle politique (combat pour les droits de l'homme, l'égalité, la laïcité, les lois sociales), ou vice-versa – angles de vue opposés qui résultent de la rupture, propre aux pays catholiques et/ou latins, entre obédiences à caractère religieux marqué et obédiences anti-cléricales et militantes. Enfin, troisièmement, elle se réduit souvent aux documents et aux ouvrages rédigés ou publiés dans la langue du chercheur, maçon ou non.

Sur ce dernier point, l'étude de D. A. Binder, professeur d'histoire à l'Université de Graz et auteur de nombreux articles savants sur le sujet, ne sort pas de l'ordinaire: les 5/6 des titres mentionnés sont en allemand, le reste en anglais, en italien et en français, ce qui revient à négliger quantité de témoignages importants ou d'études capitales – ainsi celle d'Alain Bernheim sur la Franc maçonnerie à Genève et en Suisse, publiée à Genève en 1994, un livre de référence tant sur la matière que sur la méthode. On peut regretter, de même, que les fonds d'archives, publics ou maçonniques, soient indiqués de façon si sommaire dans l'avant-propos, et que les sources et les travaux ne soient pas plus nettement différenciés dans la bibliographie. Manquent aussi une chronologie et quelques données statistiques relatives aux obédiences actuelles, en fin de volume.

L'auteur n'a pas dissocié, en revanche, le politique du spirituel: la première partie de son ouvrage est consacrée à l'histoire de la Franc maçonnerie – aux 18e, 19e et 20e siècles –, à ses figures de proue, à ses engagements et à ses adversaires (l'Eglise catholique, les régimes

totalitaires); la seconde porte sur le parcours initiatique qui conduit le maçon de l'«apprentissage» à la «maîtrise», sur les questions qui lui sont posées aux différentes étapes de sa formation, sur les légendes et textes fondateurs qu'il se doit de connaître et de méditer. Un riche glossaire complète le tout. Les illustrations qui agrémentent le texte – portraits, dessins, affiches, partitions musicales, plans de bâtiments, caricatures, etc. – ont été choisies avec beaucoup de soin, et permettent de mieux comprendre ce qui a pu intriguer le profane, et comment on a pu entretenir ses pires délires autour d'un supposé «complot», aussi peu crédible mais aussi utile politiquement que celui des «Sages de Sion». D. A. Binder revient ici en détails sur le cas de l'Allemagne de Weimar, et sur celui, moins connu et moins meurtrier, de l'Autriche contemporaine.

Une synthèse de qualité, une mise en perspective bienvenue, œuvre d'un non-maçon érudit et souvent malicieux, qu'on lira en parallèle avec l'étude plus ancienne mais toujours exemplaire de Gérard Gayot sur la Franc maçonnerie française au Siècle des lumières (Paris, 1980) et l'irremplaçable Dictionnaire de la Franc maçonnerie publié sous la direction de Daniel Ligou (Paris, 1987).

Karel Bosko (Genève)

GERRIT HIMMELSBACH
DIE RENAISSANCE DES KRIEGES
KRIEGSMONOGRAPHIEN UND DAS BILD DES KRIEGES IN DER SPÄTMITTELALTERLICHEN CHRONISTIK AM BEISPIEL DER BURGUNDERKRIEGE

CHRONOS, ZÜRICH 1999, 377 S., FR. 58.–

Gerrit Himmelsbach verfolgt mit seiner 1996/97 in Würzburg eingereichten Dissertation das Ziel, «am Beispiel der Burgunderkriege das Prägnante der spätmittelalterlichen Epoche zu veranschaulichen, einer Zeit, die Neuerung wittert und mit Unbehagen darauf reagiert». Er will damit dazu beitragen, «ein Zeitalter verstehen zu können». (5) Um dies zu erreichen, untersucht er zeitgenössische Darstellungen der Burgunderkriege durch Diebold Schilling von Bern, den Freiburger Johanniter Peter von Molsheim, den Einsiedler Klosterdekan Albrecht von Bonstetten, den Humanisten Nicolaus, dessen 36seitige lateinische Schrift 1477/78 in Strassburg im Druck erschien, und schliesslich eine Zusammenstellung von Abschnitten aus einer Sammelhandschrift des 16. Jahrhunderts, aus denen August Bernoulli den «Basler Anonymus» als verlorene zeitgenössische Chronik rekonstruierte.

Einem Abriss der historischen Umstände, die zu den Burgunderkriegen führten, folgt die Beschreibung der verschiedenen Chroniken. Aufgrund der Abgeschlossenheit der Darstellung und des Inhalts charakterisiert Himmelsbach alle Werke als «Kriegsmonographien». Der Argumentation ist für Albrecht von Bonstetten und Nicolaus sowie mit einigen Vorbehalten für Molsheim zu folgen, ebenso den Bedenken des Autors bei der Zuweisung dieses Begriffs im Falle des fragmentarisch überlieferten Anonymus. Trotz der Dominanz der Schilling-Chroniken durch das Kriegsthema möchte ich aber da ein Fragezeichen anfügen. Sowohl der dritte Band der amtlichen Chronik wie der «Zürcher Schilling» enthalten auch nicht auf den Krieg bezogene Geschichte, und der Berner Schilling ist nicht einfach als Monographie, sondern zunächst einmal als dritter von drei Bänden anzuschauen, mit denen er inhaltlich, stilistisch und in der normativen Ausrichtung in Zusammenhang steht. Nicht glücklich ist auch die Entscheidung des Autors, sowohl das in Zürich liegende

Exemplar der Chronik der Burgunderkriege von Diebold Schilling («Zürcher Schilling», «Grosse Burgunderchronik») wie auch den dritten Band der Amtlichen Berner Chronik als «Grosse Burgunderchroniken» zu bezeichnen. Dieses Vorgehen verwischt die entscheidenden Unterschiede zwischen der offiziellen und der «offiziösen» Chronik. Wegen der behaupteten sozialen Identität des jeweiligen Zielpublikums setzt Himmelsbach die beiden Chroniken funktional gleich. Die Bewertung der Rolle der Gesellschaft zum «Distelzwang» bei der Verbreitung historischer Schriften beruht aber auf wenigen Indizien und weitreichenden Ableitungen, vor allem aber haben eine durch die Ratsversammlung getroffene Entscheidung und ein Gespräch von Standesgenossen beim Gesellschaftswein grundsätzlich unterschiedliche normative Kraft. Die Einwände gegen Himmelsbachs Einschätzung seiner Quellen liessen sich weiterführen.

Nach der Vorstellung der Quellen folgt eine Typologie des Krieges, wie sie von Rolf Sprandel für die Einrichtung der Forschergruppe, in deren Rahmen die Dissertation entstanden ist, entworfen wurde. Mit dieser Typologie, die drei Ausgangssituationen für Kriege unterscheidet («Repräsentation, Selbstbehauptung und -darstellung von Gruppen oder sozialen Systemen»; «Das religiöse Motiv», «Konflikte um wirtschaftliche Ressourcen oder Produktionsmittel») «soll geklärt werden, welcher Kategorie spätmittelalterlicher Konflikte die Burgunderkriege angehören». Bei der darauf angeführten Darstellung des «Kriegsbildes» greift Himmelsbach in etwa die in der Typologie angesprochenen Themen auf, jeweils für die fünf Chronisten. Verwirrend ist hier allerdings, dass es in der Regel schwierig ist, Himmelsbachs Schlussfolgerungen als aus der vorangegangenen Beschreibung abgeleitete Argumente zu erkennen. Zudem wird mancherorts nicht klar, ob denn nun das «Kriegsbild», eine etwaige Wirklichkeit des Kriegs oder die Interpretation Himmelsbachs im Vordergrund steht. Ein zufällig gewähltes Beispiel: Die Freischarenzüge in den Bilderchroniken werden nicht etwa deshalb ohne Fahne abgebildet, weil die Darstellung nichtobrigkeitlicher Auszugsformen «den Ehrprinzipien der Stadtoberen widersprach» (229), sondern weil es gerade Kennzeichen der Freischaren ist, ohne Banner und höchstens mit einem «fendli» auszuziehen – das *Kolbenbanner* (ein Hinweis auf die Gefährlichkeit des «Törichten Lebens») ist zudem im Berner wie im Zürcher Schilling mehrfach abgebildet.

Dass die Diskussion um die Verbreitung der Werke Schillings nicht abgeschlossen ist, zeigen die anschliessenden Ausführungen zur Rolle Peters von Molsheim als mehrfachen Kopisten der «kleinen Burgunderchronik». Die Identifikation des Nürnberger Manuskripts als ziemlich sicheres, der in Solothurn liegenden Handschrift als wahrscheinliches Autograph Molsheims, aber auch die Fragen, die der Autor aufgrund des Nürnberger Bucheinbandes des als offizielle Stadtchronik bekannten Freiburger Manuskripts aufwirft, sind wichtige Beiträge zu einer besseren Kenntnis der Produktions- und Verbreitungsbedingungen der schweizerischen Chronistik des Spätmittelalters. Auch die Identifikation des Autors des frühen Drucks über die Burgunderkriege mit dem Zisterzienser Nicolaus Widenpösch (Salicetus) ist plausibel und weiterer Forschung wert. Die nach der Zusammenfassung angefügte, fast 80seitige «Quellendarstellung» (261–337) der Schlachten von Héricourt, Grandson, Murten und Nancy dagegen bringt in dieser Form keinen Erkenntnisgewinn. Der Autor überlässt es dem Leser, aus der Nebeneinanderstellung der Zitate «die Unterschiede der Chroniken selbst wahr-

zunehmen» – ein Unterfangen, das durch die ungewichtete Nacherzählung und die gehäuften Quellenzitate nicht eben erleichtert wird. Schliesslich muss darauf hingewiesen werden, dass die Seitenangaben des Registers jeweils um sechs bis sieben Seiten gegen hinten zu korrigieren sind.

In den Augen Himmelsbachs entscheidend für die Bewertung der verschiedenen Chronisten – und damit auch ihres «Bildes des Krieges» – ist deren Apostrophierung als «modern» oder eben «mittelalterlich». Modern ist etwa das «ehrliche Bemühen um Objektivität» (162), das im (hochstilisierten!) lateinischen Werk Nicolaus' zu erkennen sei. Auch Bonstetten habe mit dem Begriff «Kriegs Pacten» «Richtlinien der Fehde, nicht etwa Vorläufer eines Völkerrechts (sic)» verstanden (123), und Schilling stehe bei der Beurteilung des Krieges «zwischen Mittelalter und Neuzeit». (227) Die untersuchten Chroniken vermittelten «einen neuartigen Geist von Innovation, der einen Baustein zu unserem neuzeitlichen Geschichtsverständnis legte und die mittelalterlichen schablonenartigen Urteile beiseite schob». (256) Dieses Analyseraster – wenn man es denn so nennen will – ist deshalb so irritierend, weil der Autor versäumt darzustellen, was denn eigentlich Charakteristika der «modernen» Geschichtsschreibung sein sollen. Er bleibt in der Bewertung der Chroniken des ausgehenden 15. Jahrhunderts in seiner Grundannahme gefangen, dass das Mittelalter eine von sich wiederholenden Epochen war, «in denen das Handeln von Ideologien geleitet», die aber «durch das Streben des Individuums nach Selbstentfaltung unterhöhlt und beendet» (257) wurde.

Die untersuchten Werke entstanden als Antwort auf ein ausserordentliches historisches Ereignis. Eine explizite Fragestellung hätte das darin aufscheinende «Kriegsbild» als Funktion sowohl der sozialen Stellung der Autoren, ihres Publikums, der zeitgenössischen Politik und der von den Chronisten gewählten literarischen Form hervorheben können. So aber enttäuscht diese mit viel Fleiss entstandene Arbeit.

Regula Schmid (Zürich)

DOROTHEA A. CHRIST
ZWISCHEN KOOPERATION UND KONKURRENZ
DIE GRAFEN VON THIERSTEIN, IHRE STANDESGENOSSEN UND DIE EIDGENOSSENSCHAFT IM SPÄTMITTELALTER

CHRONOS, ZÜRICH 1998, 669 S., FR. 94.–

Die Schweiz bildet ein hartes Pflaster für eine vertiefte Auseinandersetzung mit dem Adel. Die freiheitlich-bäuerliche Geschichtstradition hat allzu lange den Blick auf die Adligen im Gebiet der nachmaligen Schweiz verstellt, weil sie als Hauptfeind der eidgenössischen Orte galten. Die militärischen Niederlagen im Spätmittelalter schienen den politischen Bedeutungsverlust zu besiegeln und gar den Untergang des Adels zu symbolisieren. Kein Wunder also, dass sich die Forschung bestenfalls im Rahmen regionaler Studien für einzelne Geschlechter interessierte, den Adel im übrigen aber von der Schweizer Vergangenheit ausklammerte. Diese Haltung änderte sich erst in den 1970er Jahren. Der postulierte Gegensatz von Adel und Eidgenossenschaft wich einer differenzierteren Betrachtungsweise, die das Gewicht zunehmend auf langfristige Wandlungsprozesse verlagerte und dem Adel eine eigenständigere Rolle zugestand.

Diese Öffnung führt die Basler Historikerin Dorothea A. Christ weiter, die mit ihrer voluminösen Habilitationsschrift

über Grafengeschlechter eine Schweizergeschichte aus umgekehrter Sicht präsentieren will. Zum einen fragt sie nach «Merkmalen hochadeligen Handelns und Selbstbewusstseins», zum anderen nach «Formen und Konsequenzen der Nachbarschaft zwischen Hochadeligen und eidgenössischen Orten». Im Zentrum stehen die Grafen von Thierstein, die mit Burgen wie Pfeffingen, Thierstein und Farnsburg, der Vogtei über das Kloster Beinwil, den Landgrafschaften Sisgau und Buchsgau sowie der Nähe zu Stadt und Bischof von Basel über eine ansehnliche Stellung verfügen. In der ersten Hälfte des 15. Jahrhunderts befindet sich die Familie auf dem Höhepunkt ihrer Macht. Als «Protektor» des Konzils von Basel, als österreichischer Rat, als Vertrauensmann der Stadt Basel, als Hauptmann der St. Georgsritterschaft und als bischöflicher Pfalzgraf scheint Graf Hans auf allen Hochzeiten mitzutanzen. Das Erwachen kommt im «Adelskrieg» von 1444. Basel grenzt sich vom österreichischen Adel ab, schliesst gräfliche Anhänger aus dem städtischen Rat aus und besetzt die Burg Pfeffingen, Zentrum der thiersteinischen Herrschaft.

Der Konflikt mit Basel spitzt sich unter dem Sohn von Hans, Oswald I. von Thierstein, einem erfolgreichen Söldnerführer, zu. Oswald schliesst mit Solothurn, Rivalin der Rheinstadt, ein Burgrecht, versucht im Elsass mit der Hohkönigsburg ein neues Machtzentrum aufzubauen, dient verschiedenen Fürsten und stirbt schliesslich als Geächteter. Die Übernahme seiner Erbschaft fällt den Söhnen schwer. Die herrschaftliche Konkurrenz im Jura und die zunehmende Verschuldung führen zu einem langsamen Ausverkauf der thiersteinischen Güter; noch zu Lebzeiten des letzten, 1519 verstorbenen Grafen regeln Solothurn, Basel, der Bischof und Österreich die Liquidation der Herrschaft.

Diese im ersten Teil dargestellten Entwicklungen skizzieren den Zusammenhalt des thiersteinischen Verwandtschaftsverbandes und schildern so die Grafenfamilie als Schicksalsgemeinschaft. Trotz des engen Spielraums vermögen sich die Thiersteiner gegenüber ihren Nachbarn – und Konkurrenten – lange zu halten. Der Wille und die Fähigkeit zur Selbstbehauptung hängt zweifellos mit dem familiären Beziehungsnetz zusammen. In einem zweiten Abschnitt erweitert deshalb Christ den Horizont und untersucht die Heirats- und Erbpraxis verschiedener hochadliger Geschlechter zwischen Genfersee und Bodensee, um die Grafen als geschlossene soziale Gruppe besser zu erfassen. Die heikle Balance zwischen Sicherung des Familienbesitzes, Wahrung des standesgemässen Auskommens und Heirat im Interesse des dynastischen Überlebens bedroht regelmässig den verwandtschaftlichen Zusammenhalt und damit die Stellung. Während Fürsten wie Städte solche Situationen wiederholt zu ihren Gunsten auszunützen versuchen, unterstützen nachgeborene Brüder, wie bei den Thiersteinern, das Familienoberhaupt und festigen mit der komplementären Rollenteilung innerhalb der Familie die gräfliche Herrschaft. Im letzten Kapitel geht die Autorin schliesslich kurz auf das Verhältnis der Grafen zu den Eidgenossen ein, beschränkt sich aber auf die Funktion der Bündnisse als «Rechtsgrundlage» von gleichwertigen Beziehungen.

Dem Wunsch nach einer «Darstellung einer lebendigen Vielfalt von Kontakten, Kooperationen und Konkurrenzen» zwischen Adel und Eidgenossen (584) vermag allerdings Christ nur ansatzweise zu entsprechen. Dieses Defizit hängt sicher mit dem Umfang, vor allem aber auch mit dem gewählten Vorgehen zusammen. Von einer «neuen» Adelsgeschichte ist gerade im ersten Teil wenig zu spüren,

der eine erstaunlich traditionelle Sicht der Thiersteiner wiedergibt. Die Erforschung der «Generationen» und «Erlebnis- und Lernzusammenhänge» geht in einer Fülle von zwar lebendig, aber viel zu ausführlich geschilderten Ereignissen unter, was aufschlussreiche Befunde der Autorin überdeckt. Die oft beliebig wirkende Informationsflut verwischt so nicht nur die Fragestellungen, sondern auch die Konturen der Thiersteiner. Angesichts der Forschungsdiskussion eher überraschend, fehlen präzisere Aussagen zu den Strukturen der gräflichen Herrschaft. Besitzumfang, «Territorialisierungs»-Politik, Verwaltung und Schriftlichkeit, Beziehungen zu den Untertanen oder die Herrschaftspraxis werden knapp gestreift, vor allem aber bleibt offen, woher die beträchtlichen Geldsummen stammen, die den Thiersteinern ihre eigenständige Politik garantieren.

Bedeutend klarer und aussagekräftiger erscheint der zweite Teil, der sich in Fragestellung und Vorgehen auf die Untersuchungen von Karl-Heinz Spiess abstützt, dabei aber auf (veraltete) Sekundärliteratur zurückgreift und deshalb recht allgemein ausfällt. Familienstrukturen und Verwandtschaft formen die Grafen (und Freiherren) in den Augen der Autorin zu einer «sozialen Gruppe», die sich deutlich von Fürsten und Niederadel abgrenzt. Diese These bleibt jedoch solange unscharf, wie ein Vergleich mit dem übrigen Adel fehlt. Unterscheiden sich Grafen aber neben ihrer Heiratspolitik tatsächlich von erfolgreichen Niederadligen? Welche Rolle spielten etwa die österreichische Landesherrschaft oder die benachbarten Städte für die Grafen? Die Rolle des Hochadels bleibt schliesslich auch solange schwammig, wie sie nicht mit den regionalen Herrschaftsstrukturen verknüpft werden kann. Das von Christ anvisierte «hochadelige Handeln» bewegt sich gerade im Jura in einem komplexen Spannungsfeld von Bischof, Städten, kleineren Adligen und Fürsten, deren Rivalität das politische Überleben der Thiersteiner ermöglicht. Der Buchtitel ist insofern irreführend, als einzelne eidgenössischen Orte – von einer eidgenössischen Politik kann wohl kaum die Rede sein – erst im ausgehenden Spätmittelalter ihren Einfluss auf diese Gegend verstärken, ohne aber ihre Bündnispolitik speziell auf Grafen auszurichten. Zurück bleibt ein Buch, das eine Fülle von spannenden Einsichten vermittelt, insgesamt aber allzu stark an der Oberfläche bleibt. Die Geschichte der Beziehungen zwischen Eidgenossenschaft und (Hoch-)Adel bleibt weiter zu erforschen.

Peter Niederhäuser (Winterthur)

MICHAEL GASSER UND MARIANNE HÄRRI (HG.) **ÜBERFAHRTEN** DAS LEBEN DER MARGARETHA REIBOLD (1809–1893) IN BRIEFEN

CHRONOS, ZÜRICH 1999, 194 S., 6 ABB., FR. 34.–

Die Alltagsgeschichte hat Zugänge zu einem reichhaltigen Quellenkorpus erschlossen, dessen Aussagekraft oft unterschätzt oder gänzlich übersehen worden war. Es handelt sich dabei meist um Ego-Dokumente in der verschiedensten Form, seien es nun eigentliche Autobiographien, Briefe oder Rechenschaftsberichte über das eigene Leben, und zwar von Angehörigen aller gesellschaftlichen Schichten. Von diesem archivalischen Material ist nur ein Bruchteil ediert, und jeder Editionsentscheid muss sich angesichts der Fülle der hier vorhandenen Dokumente notwendigerweise auf eine Selektion von narrativ besonders kompakten Lebensbeschreibungen beschränken. Der Zürcher Chronos Verlag hat seit einigen Jahren solche Quelleneditionen in sein

Programm aufgenommen und so einer breiteren Öffentlichkeit unter anderem den selbstverfassten Lebenslauf des «Ärbeeribuebs» Peter Binz (hg. von Albert Vogt, 1995) zugänglich gemacht.

In diese Reihe sind auch die brieflichen Lebenserinnerungen der Margaretha Reibold (1809–1893) zu stellen, auf welche die Herausgeber während ihrer Mitarbeit an der Schaffhauser Kantonsgeschichte aufmerksam geworden sind. Bemerkenswerterweise stiessen sie zunächst nicht auf die 16 Originalbriefe – die sich heute im Staatsarchiv Schaffhausen befinden –, sondern auf deren Abschrift durch Nachfahren der Verfasserin, die sogar in zwei leicht variierenden Formen überliefert ist. Offensichtlich hat man sich in der weitverzweigten Verwandtschaft von Margaretha Reibold aktiv darum bemüht, die Erinnerung an deren Lebensgeschichte weiterzugeben, ein Umstand, der auf deren Aussergewöhnlichkeit auch für ihre Zeitgenossen hinweist und der bereits der Entstehung der Lebensschilderung zugrunde liegt. Margaretha Reibold beginnt auf die Aufforderung von Johann Heinrich Gelzer (1813–1889) hin zu schreiben, einem aus Schaffhausen stammenden und zum Zeitpunkt der Korrespondenz in Basel lebenden Jugendfreund, der als Historiker die Dozentenlaufbahn eingeschlagen hatte und als Herausgeber der «Protestantischen Monatsblätter für innere Zeitgeschichte» wirkte.

Briefwechsel zwischen miteinander befreundeten Männern und Frauen waren seit der Aufklärung nicht unüblich, wobei Männer ihre Rolle zumeist darin sahen, die Frauen im Schreiben anzuleiten. Dass Gelzer seinen Schreibvorschlag an Margaretha Reibold als «eine mich erfreuende und Ihnen wohlthuende Sonntagsbeschäftigung» empfiehlt und unterstreicht, dass in die Lebensgeschichte nicht nur äussere, sondern auch innerliche Erlebnisse einfliessen sollen, verweist jedoch zusätzlich auf die pietistisch beeinflusste Tradition der Selbsterforschung. Im Wissen um die göttliche Vorsehung werden Erfahrungen, Gedanken und Gefühle ungeschönt dargestellt und geprüft, um darin das geheime Wirken Gottes zu erkennen. Die kritische Selbstreflektion wird auch den ständigen Bezugspunkt von Margaretha Reibolds Niederschrift bilden, indem sie Schicksalsschläge als erzieherische Eingriffe Gottes in Folge ihres eigensinnigen oder unrechten Verhaltens deutet. Trotz ihres bewegten Lebenslaufs, der gerade durch ihre ständige, durch die Lebensumstände erzwungene geographische Mobilität beeindruckt und von ihrem zweimaligen, langjährigen Amerikaaufenthalt geprägt ist, dominieren deshalb die inneren Sinngebungen des Erlebten die Schilderung, während Ereignisse in der Umwelt meist in knappster Form notiert werden. Die Korrespondenz ist in erster Linie darum bemüht, den eigenen Lebensgang zu deuten und rückt dadurch das Erzählen und Beschreiben der Aussenwelt in den Hintergrund.

Margaretha Reibold-Mezger ist 68 Jahre alt, als sie in ihrem Schaffhauser «Witwenstübchen» im Frühjahr 1877 beginnt, schreibend auf ihr Leben zurückzublicken, eine Beschäftigung, der sie die nächsten zwei Jahre nachgehen wird. Die Tochter des Kantonsrats Bernhard Mezger schreibt zunächst über Erlebnisse aus ihren Jugendjahren in ihrer Heimatstadt Schaffhausen und über ihre frühe Heirat mit einem Hallauer Lehrer. Ausführlicher behandelt sie dann jenen wechselvollen Lebensabschnitt, der 1834 mit dem plötzlichen Tod ihres ersten Ehemanns beginnt. Besonders eindrucksvoll sind jene Passagen, in denen sie ihr Leben als verwitwete Mutter schildert, die erfolglos versucht, in Zürich ein eigenständiges Leben zu führen und sich schliesslich aus finanziellen Überlegungen gezwungen

sieht, mit höchst zwiespältigen Gefühlen den Heiratsantrag ihres Pensionärs Niklaus Reibold anzunehmen. Ihre zweite Ehe führt sie in die Nähe von Karlsruhe; 1849 wandert ihr Mann von dort für zehn Jahre nach Amerika aus. Ein Jahr später reist ihm seine Frau mit fünf ihrer Kinder bis nach Louisville, Kentucky nach, ohne ihn zu finden. 1852 kehrt sie nach ergebnisloser Suche wieder nach Schaffhausen zurück, wobei zwei ihrer Kinder in Amerika bleiben. 1859 kehrt Niklaus Reibold aus Amerika zurück, wandert aber nach einem halben Jahr erneut dorthin aus. Im Jahr darauf reist ihm Margaretha Reibold, 50jährig, nach Jefferson, Texas nach. 1861 stirbt dort auch ihr zweiter Mann; sie selber bleibt noch weitere sechs Jahre in Amerika, wo zwei ihrer Kinder sterben. 1867 kehrt sie zusammen mit ihrer Nichte nach Schaffhausen zurück und verbringt dort ihren Lebensabend.

Wie jede Autobiographie bieten sich die lebensgeschichtlichen Aufzeichnungen der Margaretha Reibold für verschiedene Lesarten an. Die Herausgeber skizzieren in ihrer sorgfältigen Einleitung einige davon, halten sich aber in ihren Deutungen behutsam zurück. So lassen sie Raum für nachfolgende Bearbeitungen, zu denen diese wertvolle Quellenausgabe hoffentlich anregen wird.

Simona Slanicka (Basel und Bielefeld)

GREGOR DILL
NATIONALSOZIALISTISCHE SÄUGLINGSPFLEGE
EINE FRÜHE ERZIEHUNG ZUM MASSENMENSCHEN

ENKE, STUTTGART 1999, 101 S., FR. 44.50

Die jüngere Forschung hat in den letzten Jahren mehr und mehr die Konturen der nationalsozialistischen Rassen- und Bevölkerungspolitik in ihrer ganzen Schärfe nachgezeichnet. Nebst dem Genozid an den europäischen Juden erregen die Ermordung der Zigeuner, die Ausbeutung von Zwangsarbeitern, die Zwangssterilisationen, die «Euthanasie»-Programme, die Verfolgung der Homosexuellen oder Himmlers Umvolkungspläne das Interesse von Wissenschaft und Öffentlichkeit. Die NS-Rassen- und -Bevölkerungspolitik durchdrang jedoch ebenfalls den Alltag «gewöhnlicher Deutscher». Der Historiker Gregor Dill analysiert in seiner kürzlich veröffentlichten Berner Lizentiatsarbeit einen bisher kaum beachteten Aspekt dieser Funktionalisierung der Privatsphäre – die Säuglingspflege. Ausgehend von der These der Psychologin Sigrid Chamberlain, wonach zwischen 1933 und 1945 eine Erziehung zur «Bindungs- und Kontaktlosigkeit» forciert worden sei, geht Dill der historischen Plausibilität einer «spezifisch nationalsozialistischen Pflegedoktrin für Säuglinge» nach.

In einem ersten Kapitel zeigt Dill anhand einer sorgfältigen Untersuchung von vier ausgewählten Problemstellungen der zeitgenössischen Gynäkologie und Pädiatrie Eigentümlichkeiten der deutschen Säuglingspflege auf. Dabei wird deutlich, dass in allen vier Fällen die Jahre 1933 und 1945 Zäsuren markieren. So befürworteten führende deutsche Frauen- und Kinderärzte nach 1933 eine 24stündige postnatale Nahrungskarenz und die strikte Einhaltung eines regelmässigen Ernährungsrhythmus. Beide Regeln entsprachen veralteten Lehrmeinungen, die in den 1920er Jahren zugunsten eines frühen Stillbeginns und eines flexiblen Ernährungsrhythmus aufgegeben worden waren. Die Spezialisten sprachen sich ebenfalls für eine aggressive Stillpropaganda aus. Im Gegenzug überhöhten sie den Geburtsschmerz propagandistisch als Opferleistung der werdenden Mutter. Palliative Mittel, wie sie deutsche

Ärzte noch 1931 einhellig empfohlen hatten, lehnten sie dagegen nun ab.

Die Revitalisierung veralteter Lehrmeinungen folgte laut Dill dem gemeinsamen Strukturprinzip einer bewussten Beeinträchtigung der Mutter-Kind-Beziehung. So führte eine 24stündige postnatale Nahrungskarenz zwangsläufig zu einer längeren physischen Trennung von Mutter und Kind. Die Ärzte waren sich dieser Konsequenzen sehr wohl bewusst. Noch 1929 hatte der Gynäkologe Sellheim vor einer Isolierung des Kleinkinds gewarnt, da dies zu einer emotionalen Verkümmerung führen würde. Die neue Pflegedoktrin kam hingegen im 1934 erschienenen und weit verbreiteten Ratgeber *Die Deutsche Mutter und ihr erstes Kind* der Ärztin Johanna Haarer zum Ausdruck. Haarer empfahl jungen Müttern das Aufrechterhalten einer emotionalen Distanz zu ihrem Kind. Das Kleinkind sollte in erster Linie zu Sauberkeit, Pünktlichkeit und Gehorsam angehalten werden. Seine Bedürfnisse beschränkten sich laut Haarer auf regelmässige Reinhaltung und Ernährung sowie ein tägliches Bad. Von emotionalen Bedürfnissen nach Zuwendung und Zärtlichkeit war dagegen nirgends die Rede. Nach 1945 vollzog Haarer wie viele ihrer Kollegen eine Kehrtwende.

Im zweiten Kapitel zeigt Dill, wie sich diese Pflegedoktrin in die pädagogischen und massenpsychologischen Bestrebungen des NS-Regimes, aus Individuen disponible «Massenmenschen» zu machen, einfügte. Mutter- und Familienbindungen wurden als Konkurrenz zur Eingliederung in die Massenorganisationen der Partei empfunden. Die individuellen Bedürfnisse des Kleinkindes sollten ignoriert werden, um das daraus entstehende emotionale Vakuum später mittels Gemeinschaftserlebnissen im Schosse der NS-Organisationen kompensieren zu können. Es galt, die Entwicklung der jungen Menschen zu eigenständigen Personen zugunsten der Unterordnung unter das «Volksganze» zu unterbinden.

Im dritten Kapitel steht die Umsetzung der neuen Pflegedoktrin im Zentrum. Mütterberatungsstellen, Mütterschulungskurse und die Gleichschaltung des Hebammenstandes ermöglichten es, einen Grossteil der jungen Mütter zu erfassen und im Sinne der neuen Pflegedoktrin zu instruieren. Ein besonderes Gewicht kam dabei der «Erziehung der Frau durch die Frau» zu. Einflussmöglichkeiten auf junge Frauen erhoffte man sich vor allem von der Beratungstätigkeit weiblicher *semi-professionals*.

Zwischen 1933 und 1940 schürte das Reichsministerium des Innern eine Kampagne gegen die Anstaltsgeburt. Die Motive, die zu dieser Kampagne geführt haben, verweisen auf ein Paradox: Offensichtlich befürchtete das Innenministerium, dass die Geburt in einer – oft konfessionell gebundenen – Klinik es den jungen Frauen erlaubte, sich dem Sog der NS-Säuglingspflege zu entziehen. Klinikärzte zeigten gegenüber der neuen Pflegedoktrin öfters Skepsis. Staat und Partei vermochten dagegen mit den erwähnten Massnahmen, die Hausgeburt weitgehend zu kontrollieren. Der Zugriff des Regimes auf die Mütter und Kleinkinder erfolgte unmittelbar über die Privatsphäre.

Das letzte Kapitel präsentiert drei potentielle Akteure, die für die Verbreitung und Umsetzung der neuen Pflegedoktrin verantwortlich gewesen sind. Dill verweist auf den Vorsitzenden der nach 1933 gleichgeschalteten «Deutschen Gesellschaft für Gynäkologie», Walter Stoeckel, auf den «Reichsärzteführer» Gerhard Wagner und den Münchner Verleger Julius F. Lehmann, in dessen Verlag Haarers Ratgeber erschien. Erscheint die Funktion Lehmanns bei der

Popularisierung der neuen Pflegedoktrin plausibel, so lassen sich über den konkreten Einfluss Stoeckels und Wagners auf die Säuglingspflege nur Vermutungen anstellen. Dies verweist auf ein grundsätzliches Problem: Beharrt der Historiker, wie Dill dies tut, auf einer massgeblichen Rolle individueller Akteure beim Verlauf historischer Prozesse, so kommt man nicht darum herum, gestützt auf entsprechende Quellen, konkrete Handlungsabläufe zu dokumentieren. Ein vager Verweis auf potentielle Akteure, ohne dass deren Tun aufgezeigt werden könnte, reicht indessen nicht aus, um einem strukturorientierten Verständnis der Geschichte entgegenzutreten.

Dill zeigt auf beeindruckende und überzeugende Weise, wie sich in Deutschland zwischen 1933 und 1945 eine eigentümliche Säuglingspflege etablierte. Allerdings bleibt zu fragen, ob dieser Befund ausreicht, um von einer «spezifisch nationalsozialistischen Säuglingspflege» mit einer eigenen Qualität sprechen zu können. Dazu wären die betonten Zäsuren von 1933 und 1945 mit der Entwicklung der Säuglingspflege in anderen Ländern zu vergleichen. Gerade die aktuelle Debatte in Deutschland über die frühkindliche Erziehung in der DDR, die – wie ein oberflächlicher Vergleich vermuten lässt – in vielem den Eigentümlichkeiten zwischen 1933 und 1945 glich, zeigt, dass sich aus einer vergleichenden Perspektive weitere Schlüsse ziehen liessen.

Urs Germann (Bern)

CATHERINE FUSSINGER, DEODAAT TEVAEARAI
LIEUX DE FOLIE
MONUMENTS DE RAISON. ARCHITECTURE ET PSYCHIATRIE EN SUISSE ROMANDE, 1830–1930

PRESSES POLYTECHNIQUES ET UNIVERSITAIRES ROMANDES, LAUSANNE 1998, 214 P., FS 49.60

Elaboré parallèlement à une exposition organisée par les Archives de la construction moderne (EPFL) et l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique à Lausanne, cet ouvrage éclaire de manière exemplaire l'histoire des asiles de Suisse occidentale en les inscrivant dans un contexte helvétique plus large, voire international.

La première partie du livre présente l'évolution de la réflexion médicale, concrétisée dans les diverses constructions de Suisse romande. Vaud et Genève suscitent dès les années 1820 des débats qui opposent conceptions aliénistes et volonté d'économie, et confrontent divers types de plans. Vaud lance vers 1835 un concours de portée internationale, dont le vainqueur sera le célèbre architecte français Henri Labrouste (projet non exécuté).

L'asile de Préfargier (NE, 1848), financé par un philanthrope, a été très influencé par les théories de l'aliénisme parisien. Son architecture luxueuse cherche, pour la première fois, à dissimuler les moyens de contrainte. Le bâtiment s'intègre à un aménagement paysager spectaculaire, qui doit lui-même contribuer au traitement des patients.

Vers 1860–1870, deux grandes réalisations opposent le «modèle bloc» (typologie monumentale, longtemps dominante en Europe) au «modèle pavillonnaire». L'asile de Cery, dans la périphérie lausannoise (1873), avec son plan symétrique en U, correspond à la première catégorie, tandis qu'à Marsens

(FR, 1875), on préfère la «simplicité de petites maisons bourgeoises» indépendantes.

Durant les années 1890–1900, Bel-Air (GE, 1900) remet en cause le système pavillonnaire pour des raisons économiques (mais conserve certaines séparations, notamment celle des malades agités), tandis que l'ancienne abbaye de Bellelay (BE, 1899) est le dernier exemple en Suisse de transformation d'un ancien établissement conventuel en asile. Malévoz (VS, 1901) inscrit ses pavillons librement dans le terrain en pente. Quant à l'asile de Perreux (NE, 1897), il adopte la forme pavillonnaire lui aussi, mais offre en outre une colonie agricole.

En deuxième partie, un répertoire de 40 pages décrit chacune des principales institutions et fournit les dates essentielles, avec le nom de l'architecte et une brève analyse architecturale bien illustrée, ainsi qu'une planche comparative. La troisième section comprend environ 110 notices biographiques des protagonistes de ces constructions (médecins, architectes, hommes politiques, philanthropes, parfois même patients célèbres), des personnages issus de toute la Suisse, mais aussi de France et d'Angleterre.

Les auteurs ont fourni là un travail considérable. L'ouvrage est étayé de nombreux parallèles avec des institutions contemporaines, en Suisse alémanique et à l'étranger, ainsi que d'analyses de certains éléments particulièrement significatifs (chauffage, équipement sanitaire, disposition des locaux).

Le texte, clairement rédigé, se lit aisément. La mise en pages agréable utilise les marges spacieuses pour y placer non seulement des légendes détaillées, mais aussi des illustrations supplémentaires. Si l'on peut formuler quelques réserves relatives à de rares points de détail dans les notices biographiques ou au manque de piqué de certaines illustrations, il faut se souvenir que ce volume a été publié avec des moyens relativement modestes. Caractérisé par une ouverture intellectuelle remarquable, il représente une brillante synthèse de l'état actuel des connaissances, éclairant un pan important de notre histoire, à la fois artistique et culturelle, médicale et sociale.

Paul Bissegger (Lausanne)

CLAUDE HAUSER
LES REFUGIES AUX FRONTIERES JURASSIENNES (1940–1945)
ACCUEIL ET REFOULEMENT – INTERNEMENT

GROUPE HISTORIQUE DU REGIMENT D'INFANTERIE 9, CERCLE D'ETUDES HISTORIQUE DE LA SOCIETE JURASSIENNE D'EMULATION, SAINT-IMIER 1999, 132 P., FS 30.–

L'étude de Claude Hauser, qui comble une lacune historiographique, porte sur la question de l'accueil et de l'internement des réfugiés dans la région jurassienne. Adoptant les récents travaux de géopolitique, Hauser parle de frontière jurassienne davantage que de territoire proprement cantonal. Il distingue ainsi sa recherche de celles menées dans des cantons frontaliers alémaniques (notamment Schaffhouse et Bâle). En effet, moins qu'à une pratique de l'asile des autorités cantonales, Hauser dédie son attention au vécu des acteurs d'un espace régional dont le quotidien est marqué par une frontière omniprésente, thème également mis en évidence dans la préface de Jean-Claude Favez.

Hauser construit son travail en deux parties et débute sa recherche en juin 1940, alors que le Jura est directement confronté à la réalité du conflit. Dans la première partie sont exposées les trois vagues de réfugiés que le Jura a connues: celle de juin 1940, qui voit affluer aux

frontières, suite à la défaite française, jusqu'à 12'000 civils et 38'000 militaires; celle de l'été 1942, correspondant à l'arrivée de réfugiés, surtout juifs, fuyant les persécutions raciales en France, Belgique et Hollande, et enfin celle qui, à l'approche de la libération du territoire français, amène un grand nombre de réfugiés «en transit», notamment des enfants. Il constate d'ailleurs, à l'instar de Mysyrowicz et Favez *(Revue d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale,* 1981), que l'accueil des enfants a eu pour corollaire une diminution du nombre des adultes acceptés. La seconde partie se concentre sur l'internement et tente de cerner le vécu des réfugiés ainsi que les relations entre population et internés.

Hauser s'inscrit dans un rapport de complémentarité avec le désormais incontournable *Frontières et Camps* d'André Lasserre. Il reprend ainsi la partie factuelle de cet ouvrage, tout en reprochant à son auteur un certain manque de sensibilité. L'objectif est alors d'appréhender «d'en bas» le quotidien des réfugiés. Mais les sources sont lacunaires. Si les Archives fédérales possèdent les documents administratifs intéressant la région jurassienne, on ne peut que déplorer la disparition de la majorité des archives douanières. Restent toutefois les rapports des gardes-frontières, écrits juste après le conflit, alors que la mémoire de la guerre est en train de se cristalliser autour d'un ensemble d'images et de valeurs idéalisées. L'heure est alors à la «glorification» du premier accueil, tandis que la phase centrale de la politique d'asile, à savoir celle des réfugiés juifs, est occultée. Froids, concis, ces récits officiels omettent volontairement de chiffrer le nombre des refoulements aux frontières et laissent donc de larges pans dans l'ombre. Cela vaut d'ailleurs également pour les écrits parus pendant la guerre et les ouvrages commémoratifs qui perpétuent quasi unanimement le souvenir d'un accueil généreux et tolérant.

L'auteur montre à quel point le contrôle aux frontières était rigoureux et le refoulement des réfugiés juifs révoltant. Les conditions de vie dans les camps étaient rudes et précaires (hygiène, discipline, etc.), et les rapports entre soldats et internés parfois conflictuels. De même apparurent des conflits à l'intérieur des camps ou entre réfugiés et population. Quant aux autorités communales, intéressées par le travail qu'accomplissaient les internés et déchargées des frais de leur entretien, elles réagirent plutôt bien à leur présence. En recourant (modérément) à l'histoire orale, l'étude parvient à atténuer l'idée exprimée par Lasserre d'une «société enkystée»: en fait, les deux microcosmes se sont souvent côtoyés, en dépit des préventions et de l'obsession de contrôle des gestionnaires des camps.

Les deux parties de l'ouvrage ne sont pas cloisonnées, les différents chapitres se répondent au contraire tout au long de la lecture. Au travers surtout de deux camps, Bassecourt, abritant des réfugiés politiques soumis à un contrôle strict du Ministère public de la Confédération, et Bourrignon, camp réservé aux réfugiés juifs pratiquants, transparaissent les incertitudes et la fragilité des réfugiés, comme leurs difficultés au quotidien ou leurs aspirations pour l'après-guerre. L'illustration de ces deux camps sert de judicieux fil rouge à l'auteur, puisqu'il les lie à d'autres camps sur sol jurassien et les éclaire tour à tour à l'aide de nouvelles thématiques.

Un des points forts de l'ouvrage est la présentation d'un réseau d'influences à l'échelle régionale. Hauser, comme dans son ouvrage sur les *Origines intellectuelles de la Question jurassienne,* décrit les relations qui se tissent entre différentes autorités, telles que le pouvoir religieux – lui-même divisé – et le pou-

voir politique, voire militaire et économique (cf. l'affaire Burrus). Une constante semble être les amitiés franco-suisses affirmées de longue date et qui ont joué un rôle important dans le premier accueil de 1940. Mais après la défaite française, nous voyons des élites jurassiennes progressivement séduites par la «Révolution nationale» de Vichy. Dans les années cruciales de 1942–1943, Hauser nous donne moins d'éléments pour peser le poids des choix idéologiques dans leur attitude face au refuge. Il est certain pourtant que ces orientations ont par exemple influencé la politique d'asile dans le cas des réfugiés espagnols (républicains), qui ont dû en juin 1940 reprendre la route de l'exil. Ces derniers se sont heurtés à l'anticommunisme très vif dans le Jura, en particulier au sein de la droite catholique, et ont été considérés comme «indésirables».

D'une lecture agréable, cette étude est à la fois riche et synthétique. Parue peu avant le rapport de la Commission Bergier *(La Suisse et les réfugiés au temps du national-socialisme,* décembre 1999), elle conserve toute son originalité et son actualité. Son caractère régional lui permet d'explorer des aspects que le rapport Bergier n'a pas traité de la même façon et constitue une pièce supplémentaire du puzzle de la pratique au plan local (notamment à la suite des travaux de Broggini sur le Tessin, et de ceux, attendus, sur Vaud et Genève sous la direction respectivement de Lasserre et de Santschi/Favez). L'attention portée à l'internement dans sa dimension quotidienne et aux relations entre les deux «mondes» en contact (internés/population) est une des singularités de ce travail. On regrettera seulement que les citations placées en exergue, ayant trait au travail de la mémoire, ne soient pas un peu plus développées dans la suite de l'ouvrage.

Valérie Boillat (Genève)